

L'ÉCHAUDÉE

Quand l'histoire d'un Roi n'a pas été brûlée, je n'ai pas envie de la lire, G. C. Lichtenberg.

Hiver 2019-2020





BALTHAZAR KAPLAN, HOMMAGE À BRECCIA ◆

Les mots jaunes



PETIT abécédaire désordonné en l'honneur des Gilets jaunes

MARCHER

C'EST un samedi de juin. Il fait chaud. La marche vient de commencer sur la Canebière. Nous sommes encore nombreux. Je le remarque juste devant moi. Il marche en poussant son fauteuil. Ou plutôt, il le pousse à la force de ses bras, de ses épaules, de son torse car ses jambes sont raides et il les traîne derrière lui. Son visage grimace sous l'effort et la chaleur et il continue ainsi, dans la foule qui chante, à pousser ce fauteuil, à marcher avec les autres. Personne ne l'encourage ni ne le félicite. Il est là avec nous et cela suffit. Je le revois bien plus tard, sur le boulevard Sakakini, alors que le cortège s'est déjà fait nasser et gazer plusieurs fois. Il continue à pousser son fauteuil, pas après pas, son gilet trempé de sueur.

TÉNACITÉ

Nous sommes en septembre. Les gilets jaunes ont continué à manifester tout l'été. Ce qui m'émeut peut-être encore plus que tout le reste dans ce mouvement, c'est cette ténacité. On n'a pas vu depuis très longtemps, un mouvement qui continue pendant les vacances d'été. On retrouve

d'ailleurs cette même ténacité dans les mouvements de protestation en Algérie ou à Hong-Kong. Cette capacité de résistance à l'usure médiatique et politique est d'autant plus étonnante qu'elle se double d'une grande mélancolie. Les gilets jaunes se sont confrontés à la dureté du monde, au régime des managers et à ses hommes de main, mais leur sens de l'honneur les empêche de baisser les bras. Alors, on continue, tout en sachant que cela ne mène peut-être nulle part. Ainsi lors de la commémoration du 14 juillet sur les Champs-Élysées, quelques centaines de gilets jaunes avaient pu se glisser dans le public qui regardait le défilé. Sur les images, on ne les voit pas, d'autant plus qu'ils ne peuvent pas porter le gilet. Mais on les entend. Et ce qu'on entend, ce ne sont pas les chants habituels contre Macron et son monde. Ce que l'on entend, c'est un chant de regret qui est entonné pendant plusieurs minutes, le regret du moment où l'on était forts, où on les a fait trembler, où l'on tenait les Champs-Élysées. Et où l'on portait tous ce gilet, comme une nouvelle Horde d'Or, aveuglante sous le ciel gris de l'hiver parisien. Ce chant de regret répète juste, sur un air simple et lent, « les gilets jaunes ».

CHANTER

L'ÉMOTION m'est peut-être d'abord venue par le chant. Par les voix. Les voix qui disent, les voix qui chantent ensemble. Les voix qui se nouent dans l'espace. J'ai d'abord rencontré les Gilets jaunes, comme pour toutes les rencontres qui comptent, par l'émotion. Une émotion née de ces voix rassemblées. Une émotion qui a percé soudain les habitudes acquises par les années de manifs, la lassitude qui avait figé ce que pouvaient avoir de bouleversant les foules rassemblées dans les rues. Il faut dire que j'avais déjà vécu des émotions populaires quelques mois auparavant, en Arménie, lorsque le peuple était descendu dans la rue pour se débarrasser des oligarques au pouvoir depuis des lustres. J'étais en quelque sorte préparé à cette irruption en jaune, je peux même dire que je l'attendais, que j'étais prêt à l'accueillir et que ma morosité antérieure s'était déjà pas mal érodée.

En ce samedi de décembre, alors qu'une manif pour le logement côtoyait un cortège syndical sur la Canebière, j'ai entendu au loin les clameurs. Je suis alors descendu vers la mer et j'ai commencé à voir la multitude en jaune, tout en bas, et à entendre les chants. Je me suis bientôt mêlé à la foule et c'est alors que l'émotion m'a envahi. Je ne saurai dire exactement ce qui a provoqué la naissance de cette émotion, c'était peut-être un ensemble de choses : les gens rassemblés là et qui donnaient soudain une consistance à de vieux mots comme peuple, une énergie nouvelle s'exprimant dans ces voix, cette sensation aussi de n'être plus en minorité mais de se sentir partie prenante de quelque chose qui me déstabilisait et qui me mettait en joie. La foule a commencé à marcher vers la mairie en chantant et je me suis surpris à chanter avec eux. Et bientôt, de marche jaune en marche jaune, j'ai chanté et ma voix, mon corps se sont échauffés au contact de toutes ces voix, de tous ces corps, jeunes et vieux. Et sur beaucoup de visages, j'ai reconnu cette émotion, j'ai reconnu cette joie qui me traversait lorsque je venais les samedis pour participer à l'aventure.

BANDE-SON

DANS les marches des Gilets jaunes, on chante toujours à peu près la même chose, ces deux/trois chants qui affirment encore et toujours qu'on est là malgré tout et qu'on va bien finir par aller le chercher chez lui, le petit roitelet. Et c'est toujours chanté voire hurlé avec un enthousiasme contagieux. Et puis dans la courte histoire du mouvement, d'autres chansons ont accompagné ponctuellement les gilets jaunes. Par exemple le morceau plein de rage du rappeur D1ST1, filmé dans les moments les plus chauds des actes toulousains.

Aux Champs-Élysées de Joe Dassin bien sûr, parce qu'au soleil, sous la pluie, à midi ou à minuit, il y a tout ce que vous voulez aux Champs-Élysées. Ou encore dans ces quelques images, postées sur le blog de *l'Autre Quotidien* un soir de décembre, en France. Cela se passe la nuit, sur un rond-point occupé en train d'être évacué par la police, je ne sais où. La scène est éclairée par les phares des voitures qui passent. On entend en fond une chanson, une vieille chanson dont les paroles sont parfois emportées par le vent, par le bruit des voitures. Des gens emmitouflés dansent, il fait froid. On voit au fond les CRS. Mais ces gens, ces gilets jaunes dansent, ils valsent sur *La foule* d'Edith Piaf. Et la scène a quelque chose d'irréel et d'évident que l'on ne voit que dans les moments exceptionnels. Ou dans les rêves. Et nous savons alors que c'est peut-être cela que l'on appelle la révolution. Ces moments qui empiètent sur le quotidien. Cet autre quotidien qui se révèle. Celui que l'on attendait plus ou moins consciemment. Et bientôt, tout se voile, nous ne voyons plus rien.

RÉVOLUTION

C'ÉTAIT il y a quinze jours je crois. On avait démarré comme d'habitude au Vieux-Port. Il y avait beaucoup de monde, plusieurs milliers de personnes peut-être. C'était pour cela que c'était plus chaud que d'habitude et puis c'était avant le premier mai, on ressentait l'approche de la bataille et à plusieurs moments, ça s'est tendu avec la police. Je ne sais pas à quel moment le mot a surgi, repris par la foule, je ne sais pas où, peut-être à Noailles ou alors sur le Cours Belsunce. Mais je l'ai senti venir parce que moi-même, j'ai eu envie de le crier juste quelques secondes avant. Révolution. Cet unique mot repris encore et encore par la foule, comme une transe. On en était arrivé là, à ce moment où le désir de révolution monte à la surface et déborde. Ma gorge s'est serrée alors que je hurlais révolution avec les autres. Un parmi tant d'autres. Nous en étions là. Nous en sommes là.

ANDRÉ BRETON

CE MOMENT où, dans la rue, j'ai ressenti soudain cette fierté d'être là, avec eux. Où j'ai enfin pu participer pleinement à ce qui se passait parce que j'ai eu cette certitude d'un moment d'entière vérité, un moment où le cinéma du quotidien, les rôles assignés, disparaissaient enfin. Ce n'était pas une manif, il n'y avait aucun mot d'ordre, aucun ordre tout court. Au milieu de cette foule, un barbu criait on y va ! On n'a pas de parti, pas de syndicat et pas de chefs ! On est le peuple !



J'ai pensé alors à cette phrase d'André Breton qui me suit depuis longtemps et qui n'a peut-être rien à voir.

Je n'oublierai jamais la détente, l'exaltation et la fierté que me causa, une des toutes premières fois qu'enfant on me mena dans un cimetière – parmi tant de monuments funéraires déprimants ou ridicules – la découverte d'une simple table de granit gravée en capitales rouges de la superbe devise : NI DIEU NI MAITRE.

COUILLES (EN OR)

SUR une banderole :
*Pour eux les couilles en or
Pour nous des nouilles encore*

DISCERNEMENT

LE 1^{ER} mai à Paris, après s'être fait gazer la moustache par les CRS et virer par les manifestants sous les cris « syndicats de merde », un sinistre chef syndical a regretté le manque de « discernement » de la police. Que le syndicalisme ait encore une utilité ponctuelle dans la défense des travailleurs, nous pouvons en convenir, mais il semble désormais assuré que les objectifs poursuivis par les politiciens qui commandent la CGT ou les autres syndicats n'ont rien à voir avec la lutte sociale. Si les militants de base, comme on dit, le déplorent, qu'ils rendent leur carte et enfilent un gilet jaune.

MENSONGE

LE MENSONGE des pouvoirs est aujourd'hui tellement flagrant, leur collusion est tellement évidente, que plus rien ne peut être comme avant. La confiance est morte pour une partie de la population.

AHOU AHOU

Nous avons entendu ce cri de guerre l'an dernier dans les manifs d'Erevan pour faire tomber le gouvernement d'Arménie. On l'a entendu de nouveau en France, dans les marches des Gilets jaunes. En général, cet aboiement répond absurdement à la question suivante : « Gilets jaunes, quel est votre métier ? » On l'entend aussi poussé spontanément lorsque le cortège

s'échauffe. Ce cri met à mal les slogans. Il n'est que rage et amour. Ahou ahou !

PARTIR

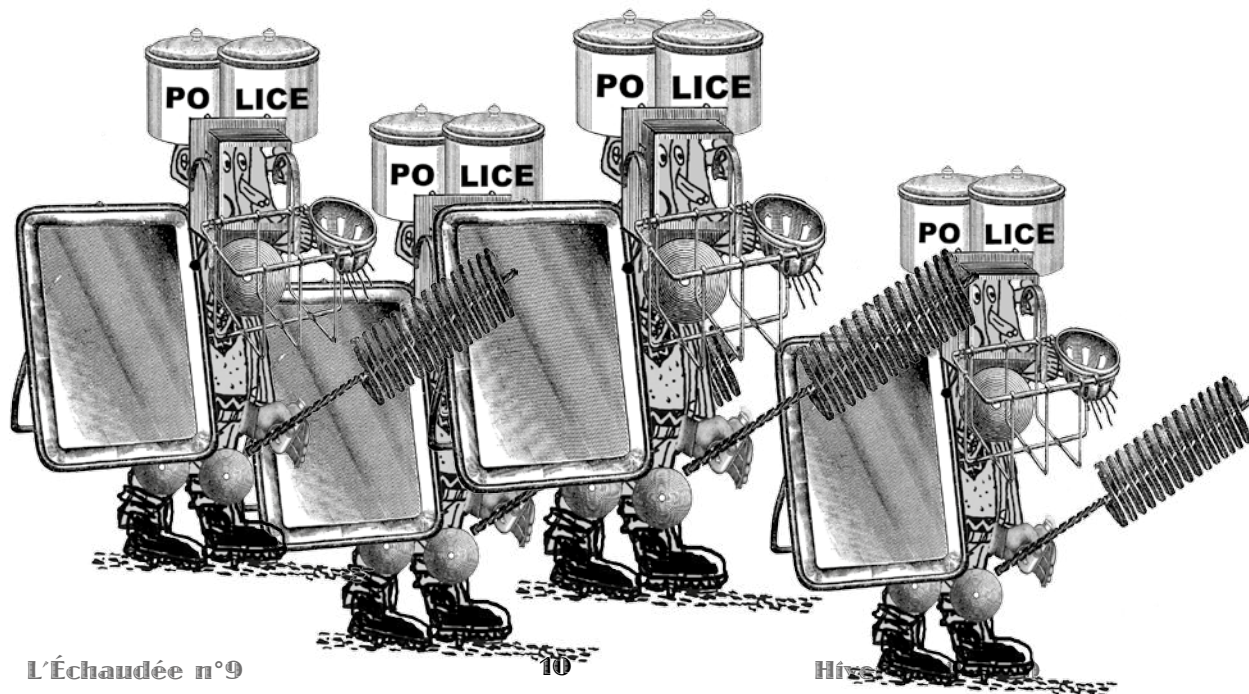
LA FORME inventée par les Gilets jaunes reprend intuitivement celle des marches des peuples barbares, venant se heurter, avec armes et bagages, femmes et enfants, aux frontières de l'Empire. Nous marchons pendant des heures, sans encadrement et sans parcours déposé, avec des accélérations et des fuites, et une exaltation plus ou moins grande selon les samedis. Il peut arriver que l'on débouche sur l'autoroute ou même que l'on se dirige vers les confins de la ville. Je sais qu'un jour, nous ne nous arrêterons plus et que nous partirons sur les routes.

Ci-dessous, le récit d'une marche jaune à Marseille. Par Varduhi.

Je me rappelle de ce jour-là comme quand l'eau de source commence à sourdre, à prendre une ou plusieurs directions et couler librement, là où la terre l'appelle, là où la terre a besoin de cette eau, là où la terre est inclinée et abimée.

Les gens ont alors pris un rythme, comme le mouvement de l'eau qui jaillit pour créer une rivière, et nous avons marché longtemps. Je crois même que l'eau de la rivière, à la place de descendre, peut aussi monter, il paraît qu'il y a des endroits comme cela sur terre. Des cascades à l'envers.

Voilà, nous faisons tous partie de cette cascade qui montait et qui descendait. Nous marchions en chantant, nous marchions en criant pour nous donner de la force. Le rythme de la marche nous empêchait d'être fatigués.



Cette rivière était composée de jeunes gens, de gens âgés, de sourires et de cris.

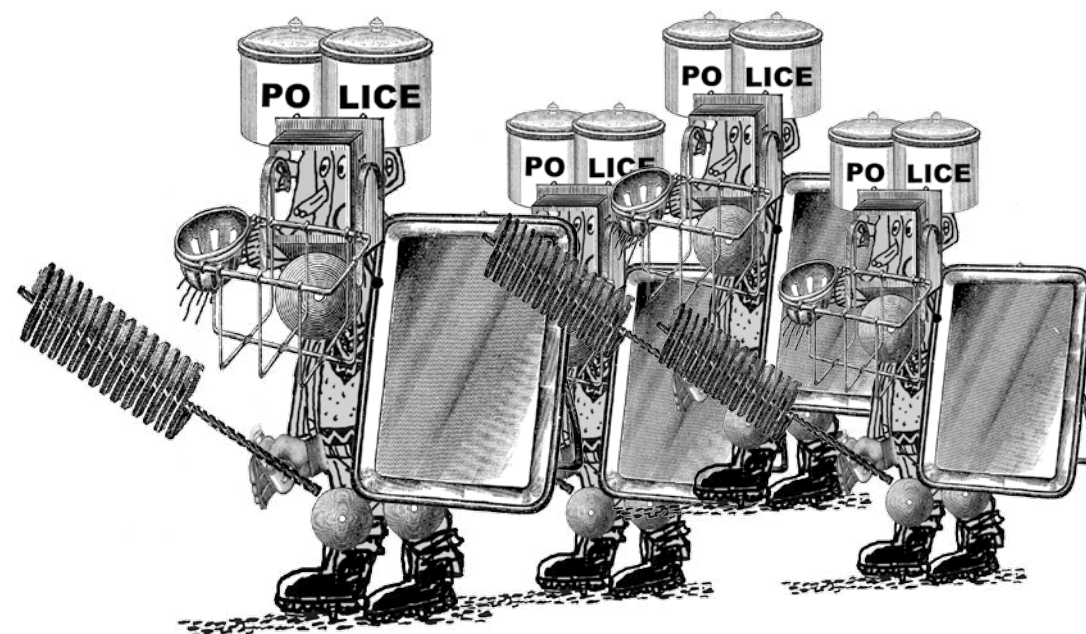
Je ne me rappelle pas bien tous les détails de cette marche, à part ce rythme et un vieux monsieur. Je l'ai vu en haut, il est sorti d'un endroit obscur et sans aucun confort. Avec lui, beaucoup d'enfants souriants sont sortis à la lumière. Je me rappelle que ce vieux monsieur a applaudi. Il était le spectateur d'une cascade montante qu'il n'avait jamais vu. Je me rappelle aussi qu'en le voyant applaudir, j'ai senti que l'envie de pleurer m'étranglait.

J'ai peur de dire que ses applaudissements m'ont touchée, parce que je n'étais pas une actrice, et puis je ne voulais pas qu'il nous applaudisse. Je voulais juste savoir pourquoi il avait applaudi ?

Peut-être que c'était la seule manière d'expression pour lui à ce moment donné, peut-être qu'il était juste content que cette eau ait coulé jusque chez lui, peut-être qu'il était ému par le rythme de cette foule, peut-être qu'un espoir était né en lui ? Je ne me rappelle pas son visage, mais je me rappelle son expression entre la tristesse et le bonheur. J'ai vu qu'il se passait quelque chose en lui et c'est peut-être cela qui m'a émue. Cette expression de son visage et le geste d'applaudissement n'allaient pas ensemble. Il frappait ses mains l'une contre l'autre très lentement et très fort. Je sais que lui aussi était ému. Nous partageons des émotions et ça, c'était beau. Des émotions tristes et joyeuses.

L'eau fatiguée continuait de couler et distribuait des émotions à la ronde, chez des enfants, chez des jeunes, chez des personnes âgées.

C'est le printemps, la nature a besoin d'eau, et chacun peut devenir cette cascade, cette eau qui descend et qui monte.



ERRANCE

LA FORMULE pour renverser le monde, nous ne l'avons pas cherchée dans les livres, mais en errant. Guy Debord.

GAUCHE

PAR leur irruption, les Gilets jaunes ont donné le coup de grâce à une gauche déjà bien mal en point. Non seulement la gauche des partis ou des syndicats, mais aussi la gauche universitaire et ses multiples appendices. Après une période de sidération, toute la bourgeoisie de gauche s'est empressée d'exprimer sa hargne contre ces pauvres qui l'ouvraient sans demander leur avis. On a même pu voir de soi-disant anarchistes appeler les syndicats à la rescousse ! En effet, qu'un mouvement aussi puissant et aussi endurant existe sans eux, c'était déjà un véritable scandale. Mais qu'en plus, ils ne fassent appel à aucun représentant, aucune association ou groupuscule, et qu'ils refusent la posture victimiste permettant habituellement à toutes les grandes âmes de s'indigner et de parler à leur place, voilà qui était proprement insupportable. Bien sûr, au bout de quelques mois, on a pu voir fleurir les gilets jaunes de gauche, appelant aux assemblées, au vote insoumis, à la convergence avec les syndicats ou aux protestations contre les violences policières. On a même vu des bourgeois de la culture ramener leur fraise. Mais il est trop tard, la Horde d'Or passe sans se retourner.

VICTOIRE

CE QUI fait aussi rupture avec les habitudes politiques de ces quarante dernières années, c'est l'idée de la victoire. Dès le début du mouvement est affirmée haut et clair cette idée : les Gilets jaunes triompheront. Et en le disant, ils rompent avec cette mélancolie postmoderne qui disait que plus rien n'était possible, hormis de belles et dignes défaites. Ils rompent aussi avec une manière de faire qui enserrait les luttes sociales dans le carcan du discours, du calendrier électoral, syndical et législatif, de la manif et de ses possibles débordements. Et les différents pouvoirs ont rapidement pris acte de ce changement de paradigme.

Le beau livre d'Éric Vuillard, *La guerre des pauvres*, sorti récemment, raconte l'histoire de Thomas Müntzer et de la guerre des paysans allemands du XVI^e siècle et leur sanglante défaite finale contre l'armée des princes. Mais le livre se termine sur ces phrases qui volent vers nous comme un écho lointain :

Le martyr est un piège pour ceux que l'on opprime, seule est souhaitable la victoire. Je la raconterai.

L'EXASPÉRÉ

Nous descendons la Canebière. Cela fait déjà plusieurs heures que nous marchons. Le cortège est silencieux, les chants se sont tus. Je le vois alors surgir hors de la foule et marcher sur le côté. Il est maigre et édenté. Il se met à crier en descendant. Il s'adresse peut-être à nous, peut-être aux badauds. Il crie que ça suffit, qu'on ne votera pas aux Européennes, qu'ils se

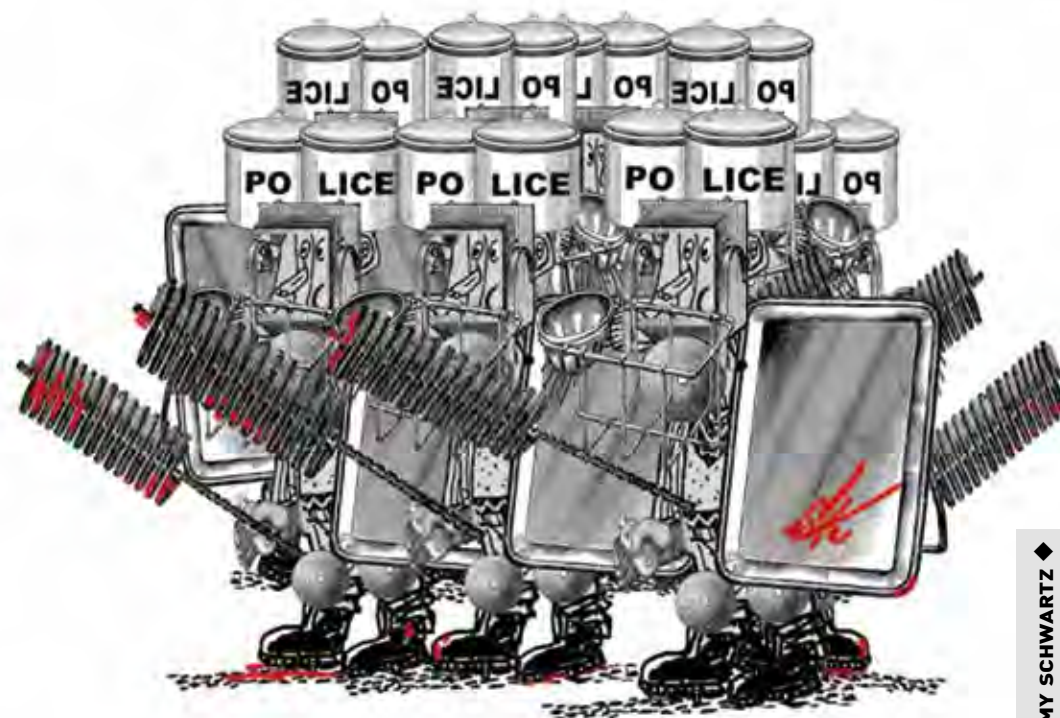
sont assez foutus de nous, que ce n'est pas nous les casseurs mais le gouvernement... Puis il rentre de nouveau dans la marche. J'en vois régulièrement qui hurlent ainsi leur colère. Ce sont les porteurs de la rage, l'écume aux lèvres, les exaspérés. Ils viennent crier leur peine au milieu de la foule qui les accueille.

JOIE

Tous les pouvoirs ont intérêt à nous attrister. Rien ne leur nuit plus que la joie.

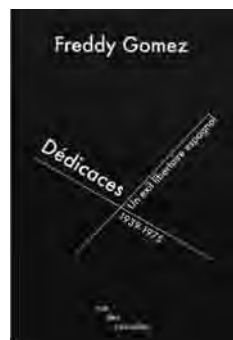
Dit Varech, le philosophe des *Furtifs*, le beau roman d'Alain Damasio, récemment sorti. Malgré la tristesse et la peur qu'ils essayent de nous infliger comme une double peine, chaque samedi, le peuple inlassable des Gilets jaunes, au milieu des chants et des fumées, des pétards et des gaz, repart à l'assaut du ciel. ■

JEAN-LUC SAHAGIAN □



◆ BARTHÉLÉMY SCHWARTZ

DEUIL, EXIL ET MÉLANCOLIE



NOTE DE LECTURE

✎ **Freddy Gomez**

Dédicaces. Un exil libertaire espagnol 1939-1975.

Rue des Cascades, 2018, 250 pages, avec des dessins de Marcos Carrasquer.

Américo Nunes souhaitait que dans un « échange fraternel », son compte-rendu ci-dessous du livre de Freddy Gomez, *Dédicaces. Un exil libertaire espagnol 1939-1975*, puisse être suivi du propre compte-rendu que ce dernier a consacré à son livre, Ricardo Flores Magón, une utopie libertaire dans les Révolutions du Mexique (*) paru chez *Ab irato*.

Nous publions ici, en accord avec les intéressés, les deux analyses croisées, même si on comprendra que ce n'est pas dans nos habitudes de publier dans *L'Échaudée* des articles consacrés aux livres que nous éditons (*Ab irato*). ■

J'AI HAUTEMENT apprécié ce très beau livre qui m'a beaucoup impressionné par le ton poétique de son écriture, d'une grande inventivité, et par la problématique politique développée avec un sens critique hétérodoxe par rapport à la doxa anarchiste établie durant les générations qui ont suivi la fin de la guerre civile espagnole (1939). Allons donc à l'essentiel, et exposons certains passages extrêmement révélateurs du livre de Freddy Gomez. Nous tenterons par la suite de cerner au plus près, en un dialogue permanent avec l'œuvre de l'auteur, les problèmes soulevés par ce dernier.

Citons les passages de l'*Incipit* qui donnent le ton matriciel à l'ensemble du texte de Freddy Gomez :

I – « Ce livre a été écrit dans l'urgence d'un temps qui ne pouvait ouvrir que sur un deuil, où tout finissait par passer, où tout se défaisait de ma vie. Les circonstances furent celles-là, d'une noire clarté. »

II – « Quant aux raisons qui m'incitèrent, à ce moment précis de mon existence, à détiiser les fils d'un passé qui, autant par nécessité que par convenance, constituait une part essentielle de mon être, elles m'appartiennent en propre. Comme mes souvenirs. »

III « Conséquence d'une ancienne défaite qui fut d'abord celle d'une révolution sociale trahie, poignardée, empêchée, cet exil libertaire espagnol de trente-cinq ans fut certainement un lieu à part où, dans les troubles d'une légende éternellement magnifiée, les sentinelles perdues

d'une ancienne avant-garde de l'espérance éprouvèrent, pèle-mêle et en contrepoint de mythes qui les faisaient tenir, le désir du retour, la passion d'en découdre, le repli sur l'entresoi conflictuel des batailles internes à répétition et l'infinie mélancolie des jours. Lieu à part pour un monde à part où, tout de même, quelques fraternités résistèrent à toutes les divergences. Lieu à part, enfin, où certains de ces exilés, en nette minorité bien sûr, s'ouvrirent à d'autres possibles, à d'autres connivences, à d'autres sensibles. Car l'exil peut aussi être un bienfait. Du moins dans mon esprit. »

Freddy Gomez exprime dans son livre une dialectique d'un « Moi » intérieur s'extériorisant dans un *Moi-Autre* collectif, en tant que son être « extérieur », exprimé par ses propres souvenirs en confrontation avec ceux qui ont croisé son existence. On trouve en cette période, qui va de 1939 à 1975, 500 000 révolutionnaires, républicains et/ou libertaires, en France, surtout dans le sud, parqués dans ce que l'on peut désigner comme des « camps de concentration », notamment à Collioure, là où mourut le très grand poète espagnol Antonio Machado. Cet exil, selon Freddy Gomez, donna lieu à une légende héroïque (une véritable saga avec ses héros mythiques), éternellement magnifiée par « les sentinelles perdues d'une ancienne avant-garde de l'espérance », aujourd'hui sans combattants, devenue un principe fantasmé, alors qu'auparavant il s'agissait du principe *espérance* actif. Cette légende magnifiée, construite *a posteriori* « pour ne pas mourir », pour que vive l'espoir dans son mythe et son utopie déchirée. Celle-ci est déjà derrière elle, en tant que mythologie assumée comme une carapace issue d'une défaite historique. Une ultime défaite ? Signalons que cette « défaite historique » eut lieu après une résistance sans pareille dans l'histoire de toutes les révolutions survenues durant tout le XX^e siècle. C'est pourquoi cette défaite va tenter de s'auto-surmonter, « en contrepoint des mythes », selon Freddy Gomez, dans le nexus de « batailles internes à répétition », dans « l'infinie mélancolie des jours ». La mélancolie peut ici apparaître comme une tentative « mythique » de

surmonter le deuil de la défaite, car dans la tête de nombre d'exilés, cette révolution aurait pu être une victoire sans la grande trahison du Parti communiste stalinien.

Cet exil, tel que le décrit Freddy Gomez, constitua un « monde à part » (entre 1939 et 1975, de la défaite à la mort de Franco), où même les divergences variées qui en résultèrent, ne purent effacer les anciennes fraternités nouées durant les combats pour la révolution sociale libertaire. Une des causes des divergences se trouve probablement dans l'interprétation à donner aux interférences des luttes antifascistes qui se greffèrent inévitablement sur le sens à donner à la révolution sociale libertaire. C'est vrai que la lutte antifasciste va primer sur la révolution sociale, car l'alliance des classes qui suit la défaite de la CNT à Barcelone en 1937 va reléguer à l'arrière-plan la *praxis* de la socialisation communiste libertaire. Toutefois selon Freddy Gomez, ce « monde à part » put, même en exil, déboucher sur d'autres possibles, sur d'autres sensibles, par-delà l'éternel ressassement de l'amertume de la défaite.¹ Certes cela ne va concerner qu'une minorité parmi ces exilés qui tenteront d'aller au-delà de l'inexprimable et douloureuse mélancolie de l'être-là, d'un présent désormais envahi par une insurmontable « part d'ombre » (le nihilisme onto-métaphysique) qui déteint inexorablement sur le moral et les pensées des « vaincus de l'histoire » ; du moins, comme le précise Freddy Gomez, pour une minorité qui a pris la mesure exacte de cette défaite pour toute l'humanité.

L'auteur nous signale lucidement que les femmes et les hommes qui traversent son récit ont tous à voir avec la réalité historique d'une « époque désormais résolue dans des mémoires de leur descendance », c'est à dire des

1 – De fait, les répercussions de cette défaite furent d'une immense dimension historique, car, avec le triomphe du national-socialisme en Allemagne et du fascisme en Italie, elles entraînèrent les puissances européennes dans la Deuxième Guerre mondiale aux suites incommensurables pour l'humanité, allant de l'holocauste des juifs à la nucléarisation de la planète.

* « Ricardo Flores Magón, un rêve éveillé » de Freddy Gomez a paru préalablement sur le site *À Contretemps* : <http://acontretemps.org/>

nouvelles générations nées après la défaite, en exil, mais pas seulement, ces générations qui n'ont pas connu, dans leurs chairs et leurs os, y compris « *l'os de la pensée* », l'expérience collective et individuelle de la guerre civile et les luttes pour la révolution sociale libertaire. L'auteur, avec un « pessimisme » lucide (peut-être n'est-ce pas le mot juste ; il aurait mieux valu parler de mélancolie ou de *spleen*, ce dernier apparaissant toujours après une défaite, comme l'avaient déjà noté en leur temps, après 1848, Baudelaire, Heine, Flaubert et Herzen) affirme que « *la mesure du temps est à ce prix : elle s'allège du poids de ce qui est en trop. Et les morts gênent, c'est bien connu* ».

Les générations qui n'ont pas connu directement l'épreuve des armes et du feu sont, en règle générale, perturbées par cette mémoire de l'incendie passé, comme cela même dont il faut se débarrasser d'urgence. Elles veulent, non pas faire le deuil et vivre dans la mélancolie (qui, elle, hante la mémoire historique des vaincus), mais fuir l'histoire elle-même, fuir le cauchemar de l'histoire, pour pouvoir rêver la Marchandise qu'offre à tous le capitalisme après 1945 grâce au *welfare state*. En effet, ce sont toujours les anciens combattants, ici les révolutionnaires de 1936-39, qui portent dans leur âme le deuil de ce qui fut « un bref été de l'anarchie » et de ce qui aurait pu être autrement, l'incroyable utopie libertaire. Les nouvelles générations, pour rester dans leur généralité abstraite, souhaitaient, peut-être seulement inconsciemment, abolir ce temps-là, comme un temps qui les exclut du secret de ce qui est héroïque. Elle souhaite abolir ce passé « insupportable » comme cela même dont il faut se débarrasser d'urgence afin de pouvoir vivre sans le poids des morts. Ce temps de l'héroïsme est devenu, pour les nouveaux venus sur la scène de l'histoire, comme le fétiche² d'un temps autre, et dont son contenu d'altérité leur devient insupportable dans un temps voué à l'homogénéisation,

2 – Ils voulaient vivre en dehors de tout fétiche héroïque, mais non pas en dehors du temps béni du fétichisme de la marchandise, à l'ombre des nouvelles cathédrales de la consommation « festive » des marchandises à gogo.

faisant de tous des semblables dans le principe de *l'équivalence généralisée* de tous les êtres et de toutes les choses.

Les possibles dont parle Freddy Gomez concernent certains parmi les exilés libertaires qui, comme Cristobal Barcena, veulent inventer de nouvelles manières d'être ensemble dans le monde : *le partage égalitaire du Monde*. Mais pour cela, ils doivent assumer l'idée et le fait que Paris est désormais le lieu-être de leur nouvel exister, et que ce nouvel exister peut les projeter par delà leur identité convenue et connue, leur ouvrant la possibilité de connaître des identités multiples et plurielles, car Paris, comme le dit Freddy Gomez, est, ou était, une « ville magique pour s'adonner aux pas perdus » (comme chez André Breton et les surréalistes), pas dirigés vers l'altérité, le merveilleux, l'inconnu et le mystère. Malheureusement, là où règne le « monde enchanté de la marchandise », l'altérité n'a pas droit de cité, sauf durant le temps des révolutions, car la Révolution est elle-même l'altérité radicale. Mais, il faut la vouloir ; ce n'est pas l'objectivité des choses en leur passivité organisée qui est en question, mais l'intersubjectivité dans et par la praxis révolutionnaire.

Énigmatiquement – l'énigme étant certainement un élément clé de tout le réel en soi –, Freddy Gomez part, à juste titre, de l'idée « magnifiquement nostalgique » d'un Paris, le Paris surréaliste cher, tant à Walter Benjamin qu'à André Breton, ouvert à la dérive, aux déambulations, à l'errance des êtres et des pensées, en un mot, à sa poésie concrète et sensible, charnelle et magique. Le problème ici c'est que les nouvelles générations voient un autre Paris, même si l'Autre est toujours là, mais devenu invisible par le nouveau voir. Le nouveau Paris se trouve impliqué, surtout dans la matérialité crasse de la nouvelle géométrisation de l'espace destiné, non pas à faire circuler des rêves de l'utopie du possible, mais les marchandises et les capitaux en leurs déterminismes surdéterminés *a priori* par le Capital, sans grande possibilité d'être autrement qu'être ainsi et non pas autrement

qu'être, pour paraphraser Emmanuel Lévinas. Est-ce qu'à partir de la fin des années 60 Paris a cessé d'être le « bivouac des révolutions », tout comme Barcelone avait cessé de l'être en 1937 ?

Freddy Gomez qui regarde le monde de l'exil libertaire espagnol à travers les yeux de Cristobal Barcena (en fait, son autre lui-même), voit ce dernier avec un œil à la fois distinct et fraternel, mais à la marge, car il apparaît comme un être trop singulier, y compris dans ses choix de vie, pour incarner, même à la limite, l'archétype du militant anarchiste. Bien que partisan de la CNT, il n'y adhère pas en tant que militant, car le militantisme implique une non-distanciation acritique, mais plutôt la soumission au collage qui annihile la singularité de l'autonomie. Le choix de Freddy Gomez est évidemment voulu et assumé : « *Il ne relève pas d'une commodité littéraire, mais de laisser poindre, à travers le personnage, les questions que le militant réserve trop souvent à sa part d'ombre pour ne pas désespérer de ses apparentes convictions.* » Le militant qui, sans obéir aveuglément aux mots d'ordre, au programme de son organisation ou de son parti, n'ose pourtant pas, ni ouvertement ni forcément s'opposer à la doxa ou à la dogmatique qui constitue l'ossature saturée à laquelle il se doit de répondre par sa présence, même dans l'inquiétude de sa présence en actes, finit par être « dans la ligne ».

Barcena, qui « emprunte parfois à des hommes et à des femmes qui ont réellement existé » vit de fait dans la pluralité d'existences ouvertes à la confrontation entre des imaginaires et des réalités sociales effectives. Freddy a dit : « parfois ». Tout est là. Le propre

BIEN QUE L'UTOPIE CONCRÈTE
SEMBLA VOUÉE À SA PROCHAINE
DISPARITION DANS L'OCCIDENT
CAPITALISTE, ELLE PARAÎT PRENDRE
À NOUVEAU UN ESSOR AVEC LES
MOUVEMENTS RÉVOLUTIONNAIRES
VENUS DU MONDE COLONIAL DESTINÉS
À ASSURER L'ÉMANCIPATION
DES PEUPLES DOMINÉS PAR LES
PUISSANCES CAPITALISTES ET IMPÉRIALISTES. CE FUT UN BEAU RÉVEIL,
MAIS À TERME, LE RÊVE ÉVEILLÉ
DE L'UTOPIE DEVINT UN RÊVE
SOMNAMBULIQUE, UNE NOUVELLE
DÉRIVE INQUIÈTE ET INQUIÉTANTE
DANS LES COULOIRS OBSCURS DE
NOUVELLES FORMES DE DOMINATION
ET D'EXPLOITATION.

père de Freddy Gomez est aussi une des composantes du personnage de Barcena, le double de Freddy lui-même. Il vit dans les interstices de la solidarité libertaire nécessaire ou de la fraternité révolutionnaire, sans lesquelles la *praxis* prolétarienne, qui doit combiner, sans écraser l'un par l'autre, le singulier et l'être ensemble, ne saurait être ni survivre. Refus de la compacité, de l'homogénéisation, de l'assimilation tueuse de l'altérité qui, seule peut assumer et assurer la communauté humaine dans le communisme

libertaire. Ce dernier doit demeurer ouvert dans et par la distanciation critique pratique même au cœur de l'action directe, car elle seule permet à la « liberté grande », comme aurait dit Breton³, de demeurer vivante.

Entre déambulations et temps d'arrêt, divagations et mises au net (on sent ici le « soleil noir » de Walter Benjamin et d'André Breton, une fois de plus) « *l'exil libertaire espagnol tisonne les restes refroidis d'une ancienne émancipation, la sienne. Avec une rare constance.* » Vouloir, dans la variabilité sensible-insensible des circonstances, les possibilités offertes par cette variabilité, conserver, vaille que vaille, les feux mal éteints du rêve et de la permanence enfuie, mais presque refoulée à jamais, de *l'utopie concrète*, de son attente « messianique », maintenir les braises encore fumantes d'une praxis autrefois ouverte à tous les possibles, non encore résolus à leur disparition historique, tout cela semblait encore possible dans les premières années de l'exil parisien. Mais probablement à partir de la venue effective de la société dite d'abondance

3 – Voir Julien Gracq, *Liberté grande*, Paris, éditions José Corti, 1946.

(factice), démocratique (avec un *démos* proposé à son disparaître), et cybernétique, l'utopie concrète semble enterrée à jamais.

Bien que l'utopie concrète sembla vouée à sa prochaine disparition dans l'Occident capitaliste, elle paraît prendre à nouveau un essor avec les mouvements révolutionnaires venus du monde colonial destinés à assurer l'émancipation des peuples dominés par les puissances capitalistes et impérialistes. Ce fut un beau réveil, mais à terme, le rêve éveillé de l'utopie devint un rêve somnambulique, une nouvelle dérive inquiète et inquiétante dans les couloirs obscurs de nouvelles formes de domination et d'exploitation. Pourtant, le rêve éveillé d'une utopie concrète demeure, à nos yeux, et demeurera probablement tant que le Capital dominera et dévastera la planète. Les rêves des vaincus de l'Histoire sont toujours là, en attente « messianique », au sens que donne Walter Benjamin à cette idée. C'est là la persistance du *principe espérance* d'une communauté humaine toujours présente dans les bas-fonds du rêve éveillé. C'est ainsi que les morts peuvent encore vivre : dans les rêves de ceux qui ont assumé leur volonté d'utopie concrète, et les « rêves qui les ont portés ». « L'ignorer, c'est être de son temps », nous dit Freddy. C'est à nouveau le « temps du mépris », mais tout autrement que dans les années 30, sans bottes aux pieds, mais avec des attachés-cases et des cravates sexe en bandoulière, suprême expression d'un indémodable phallocratisme. Être de son temps, être « et quelque part s'en satisfaire », malgré l'assaut bienvenu des divers mouvements féministes révolutionnaires, et des « sans-réserves », les nouveaux prolétaires contemporains, voilà le but du nouveau conformisme social.

Après avoir commenté les implicites de l'*Incipit*, où Freddy Gomez mit à nu le cœur même de l'intention majeure qui traverse tout son récit historico-fictionnel, nous pouvons, maintenant, avec lui traverser les eaux tumultueuses, si lumineuses et si tragiques, de l'épopée des vaincus de l'Histoire (à laquelle nous appartenons depuis juin 1848).

Ici, il s'agit de l'histoire exemplaire de la révolution sociale libertaire espagnole qui, enchaîne sur celles de la Commune de Paris, de l'insurrection zapatiste, des soviets en Russie et en Allemagne et de Nestor Makno. Grâce à cette histoire, nous pouvons entrer dans le vécu de Cristobal Barcena.

Ce dernier est arrivé en exil en juin 1939, avec la grande vague des réfugiés, « mais un peu à l'écart », en « anthropologue du milieu social » (nous dirions du malheur social). Ce dernier nous apparaît comme un être humain paradoxal, proche et lointain de ses compatriotes, solitaire, mais solidaire et fraternel, toujours à une certaine distance, à proprement parler tragique, car, il sent alors que « son exil commençait. À 24 ans. Cet exil allait durer jusqu'à son suicide en 1975. » Il s'est toujours considéré comme un « apatride de l'intérieur ». Barcena « pense que le monde de solidarité qu'il avait connu était en train de s'effacer des esprits. Subrepticement, mais sans retour. Et cela le contrariait. Ici se disait-il c'est déjà la loi de la jungle ». En effet, il se trouvait comme beaucoup d'autres exilés libertaires projetés dans un monde incertain, loin du sien, où il avait connu la fraternité active des combats, comme le rappellera Mercier Vega, là où chacun avait le souci de l'autre comme de soi-même. Le monde nouveau de l'exil où il vit désormais lui apparaît comme un monde sans monde autre que la violence, l'égoïsme de l'un sans l'autre, contre l'autre, selon le positionnement de chacun dans la trame de la guerre de tous contre tous. Certes, en surface, ce monde nouveau apparaît comme apaisé. « A posteriori, on pourrait n'y voir [chez Barcena] que la manifestation passagère d'un spleen – cette “quintessence de l'expérience historique” disait Baudelaire – même si ce serait ignorer, ce qui est normal à ce stade du récit, que dans le cas de Barcena, le vague-à-l'âme était constitutif de sa personnalité. » Mais il se peut aussi que ce spleen soit une arme contre l'oubli, comme l'a magistralement montré Dolf Oehler dans son livre *Le spleen contre l'oubli*, juin 1948.

Je pense que le spleen que charrie Cristobal Barcena tout au long du récit de son double,

Freddy Gomez lui-même, apparaît également comme une arme de combat contre l'oubli, qui menace à chaque fois de disparaître dans les « eaux froides » d'un égoïsme générationnel avide d'hédonisme. Il est clair que toute la réalité historique européenne, après le triomphe démocratique sur le fascisme, veut, à tout prix, tourner la page de la révolution sociale qui avait secoué cette même Europe entre 1917 et 1937, l'Europe des soviets et des conseils ouvriers. Le spleen nous apparaît donc comme une figure de la résistance aux malheurs des temps démocratiques, comme une sorte d'attente de la venue d'un temps autre, porteur d'un « grand orage » (ou de plusieurs orages successifs), ouvrant sur un possible libérateur et pointant vers la communauté humaine des égaux, c'est-à-dire le grand rêve enfoui des grandes utopies sociales « communistes » du XIX^e siècle jusqu'en février 1917.⁴

Certes, ce grand rêve dépendra toujours, car en histoire rien n'est jamais certain, du type et de la forme que prendra cette résistance offensive, si résistance il y aura, celle-ci dépendant toujours de la volonté et de la subjectivité des hommes qui veulent changer le monde. Il y a un passage particulièrement signifiant dans le récit de Freddy Gomez, qu'il place dans la bouche d'un personnage appelé Laureano, qui dit ceci : « La résistance ne m'intéresse pas davantage qu'elle ne s'intéresse à moi. Elle gagnera et organisera le monde à sa manière, ce ne sera jamais la nôtre. » Ce point de vue nous apparaît comme extrêmement pertinent, car, en effet, la résistance antifasciste triomphante refera le monde à son image, libérale, démocratique et parlementaire, mais non socialiste, ni anarcho-communiste, ni libertaire. « Qui ne sera jamais la nôtre » : Il y a là comme une sorte d'aveu fataliste, ou simplement lucide, car le monde de l'antifascisme démocratique, celui qui est advenu par-dessus les décombres et les

4 – Ce grand rêve peut aller au-delà de 1917 jusqu'à mai 1968 à Paris et à Prague en octobre de la même année, en Allemagne, en Italie, à Mexico, en passant par Barcelone en 1936, à Budapest et en Pologne en 1956.

génocides perpétrés par le nazisme et le fascisme, n'était nullement celui auquel et pour lequel avaient combattu, trois ans durant, face à l'indifférence presque totale des démocraties parlementaires d'avant-guerre, les libertaires communistes espagnols.

Il convient de ne pas oublier que lesdites démocraties d'avant et d'après la guerre de 1939/45, antifascistes par occasion, et non pas nécessairement par essence, disposaient encore au cours des années 50 d'un arrière-pays colonial, en Afrique et en Asie, qu'elles exploitaient sans retenue, faisant fi de tout humanisme inspiré par les Droits de l'homme, et qu'elles purent mobiliser, contre des promesses d'émancipation, non tenues après coup, contre le fascisme et le nazisme. Si les peuples colonisés se sont émancipés, c'est parce qu'ils se sont émancipés eux-mêmes, à travers des luttes de libération, en retournant les mêmes armes et les mêmes arguments idéologique des « maîtres » contre les maîtres eux-mêmes. Par exemple, ils ont utilisé la déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen de 1948, et en retournant la violence du dominé contre la violence du colonisateur.⁵

L'exil de Barcena à Paris, rythmé par l'orgue secret de sa mélancolie ou de son spleen, était traversé par un grand nombre de rencontres, soit de ses camarades les plus proches, soit d'anciens *Kominterniens* du temps du *grand rêve éveillé*, ou des utopies *messianiques*, celles de l'aube de tous les possibles et des constellations inédites *sans dieu, ni maître*, sans État ni Capital, ainsi que de membres proches du syndicalisme révolutionnaire français, membres ou simplement sympathisants de *La Révolution prolétarienne*, de Pierre Monate. Il évoque aussi ses rencontres amoureuses avec Soledad, Tania parmi d'autres femmes. Barcena s'oppose aussi aux nostalgiques des grandes messes de la « puissance de l'impuissance ». Lucide et critique, comme celui qui est *hors champ*, voire comme *l'en-dehors*, il se

5 – Voir Franz Fanon, *Les damnés de la terre*, préface de Jean-Paul Sartre, Paris, François Maspéro éditeur, 1961.

refusait à chanter, lors des grandes messes laïques rassemblées par les exilés, à chanter *l'Internationale*. Parce que, disait-il, « *en mai 37 elle avait été le chant de la contre-révolution*. » De la contre-révolution stalinienne. D'un autre côté, « il avait compris qu'en temps de défaite, il fallait être nuancé avec force et indulgent sans faiblesse. » Mais cela n'entraînait-il pas le renforcement d'un « optimisme historique », appuyé par et sur le « bloc historique » antifasciste (sous l'hégémonie de qui?), à la manière d'Antonio Gramsci, mais d'un Gramsci revenu de la défaite historique des conseils ouvriers turinois entre 1919 et 1920. Toutefois, Barcena pensait « qu'aucune défaite ne pouvait être finale pour la vieille taupe ». Vrai, probablement sur le temps long de l'histoire, là où elle peut toujours faire irruption sauvage, trouant la linéarité de ce temps long et laissant surgir l'inédit, lui aussi sauvage, sans aucune intériorité logique ou historique. Cependant, le bloc historique antifasciste, après 1945, va refouler la révolution libertaire prolétarienne aux confins de l'innommable, hors de toute subversion pensable ou souhaitable pour les institutions démocratiques, installées pour demeurer indéfiniment. Du moins pensaient-elles cela. N'y a-t-il pas pourtant un obscur désir de révolution nourri d'une intersubjectivité radicale des *sans-réserves* de toute sorte, désormais souterraine, matée par la répression policière et militaire, mais aussi par une paralysie induite de l'extérieur dans leurs consciences par toute une propagande idéologique et du chantage social à l'emploi, rendant impuissante toute forme de contestation du monde tel qu'il est ?

À un moment donné du récit, il est question d'une conversation entre Barcena et Nino, « *italien de naissance, mais bordiguiste de cœur* », un ancien de *L'ouvrier communiste*, qui refusait avec obstination toute activité pratique de l'antifascisme, qu'il considérait comme une « forme abjecte de collaboration de classe ». Certes, dans la pureté de son abstraction conceptuelle, hors de toute *praxis*

concrète⁶, dans la pureté herméneutique de son être scellé, celle-ci se présente comme une vérité in-forme jetée hors champ d'un réel historico-social, saturé d'interférences multiples et conflictuelles, qui brouillent et déplacent sans cesse son axe posé comme un *a priori* absolu : *Nolli mi tangere*. Mais *a posteriori*, rien ne garantit à l'avance le triomphe de quoi que ce soit, car tous ceux qui se trouvent engagés dans une révolution se trouvent confrontés à des défaites possibles qui font voler en éclats ce soit-disant toujours déjà-là de la révolution.

QUE SIGNIFIE dans l'histoire réelle (celle qui a eu lieu) cette haine de la démocratie antifasciste qui ne saurait être, du point de vue stratégique d'une politique tournée vers sa métamorphose en révolution sociale libertaire, qu'envisagée comme un moment provisoire (en tenant compte du rapport effectif entre les forces en présence à un moment donné de la lutte des classes) dans l'objectif final du communisme ? Il est évident que le risque est énorme d'un basculement réformiste de type social-démocrate, mais l'histoire concrète est toujours tissée de rapports de force indéterminés, dont rien ne garantit l'issue dans le sens désiré par le communisme libertaire. L'issue est toujours incertaine, mais cela ne justifie nullement la subordination du processus révolutionnaire au but final fixé par l'antifascisme. C'est la *praxis* qui importe contre toute théorie et contre toute compromission, même à travers l'incertitude qui la constitue comme telle. À ce niveau, il ne faut pas renoncer à quoi que ce soit qui va dans le sens de l'anarchisme communiste.

Nino, le bordiguiste disait que la guerre contre les fascismes « n'est pas la nôtre ». Il affirmait qu'il fallait maintenir vivant l'esprit

6 – Historiquement celle-ci n'est jamais pure. Elle est prise dans un nœud de contradictions dans son apparaître phénoménologique, c'est à dire en contradiction avec l'être-en-soi qu'elle est en son *essence*; mais qu'est-ce que son *essence*, invisible par définition, en-dehors de son apparaître en tant que *praxis* ?

prolétarien et reconstruire le parti qui l'incarne.⁷ Le Borguidisme a toujours été aveugle à l'historicité concrète, d'ailleurs toujours mouvante et irréductible à tout programme et à tout parti se présentant comme un *a priori* absolu auquel il faut se soumettre. Les rapports sociaux sont toujours des rapports conflictuels qui déplacent l'axe des analyses et des enjeux dans une sorte d'insubordination permanente.

La révolution, qui est en permanence dans son invisibilité, mais inscrite en creux, en filigrane, dans la visibilité structurelle des nœuds que tissent les rapports sociaux concrets, rapports conflictuels, ouverts sur une multiplicité indéterminée de luttes sociales, produit une suite de métamorphoses, elles aussi permanentes et à venir à chaque fois dans un apparaître phénoménologique irrésolu et indéfiniment ouvert sur des possibles. Il n'y a pas de synthèse positive à la négativité conflictuelle de la *praxis* révolutionnaire. Les métamorphoses dans le processus de constitution de formes (forme-marchandise, forme-valeur, forme-salaire, etc.), sont en permanence, mais, par delà leur variabilité multiple et structurelle, elles ne détruisent pas la forme-essence dont elles émanent, mais la *déplacent* constamment : ainsi du capital commercial et usuraire versus le capital industriel et le capital financier, autant de formes historiques de l'être-capital comme Forme des formes historiques. Il convient de concevoir la *Forme* non seulement comme un phénomène dans son apparaître historico-social, mais aussi de la saisir comme Être de l'être, Même et Autre. Le Capital ne s'auto-abolit pas dans ses successives métamorphoses formelles et structurelles; celles-ci déplacent seulement l'axe de son être historico-social au cours d'une histoire tissée de conflits entre classes pour la domination mondiale.

7 – Ah! Le suprême principe de l'incarnation dans le corps du Christ (le Christ-Eglise) transféré ici dans un autre corps, mais toujours la même notion d'incarnation dans un corps, ici le corps-parti

Pour revenir sur la question du *Parti* – auxquels les Borguiguistes attribuent une « essence sensible – supra sensible », comme l'est la marchandise pour Marx –, il n'est pour nous que l'objectivation réifiée d'une *praxis* prolétarienne absente. Le Parti se veut en surplomb, codifiant en son abstraction conceptuelle, à partir d'une superstructure idéale, un *télos* assigné à l'avance à toute lutte prolétarienne. Or celle-ci ne peut advenir telle qu'en elle-même au sein d'un processus objectif-subjectif *spontané*, issu d'un rapport de forces pouvant déboucher sur une grève générale ou une insurrection. Le prolétariat est à chaque fois concerné comme *classe*, qui n'est pas, comme le dit Marx, une « classe de la société bourgeoise ».⁸ Le Borguiguisme s'établit lui-même à l'avance comme la vérité achevée et absolue d'un processus défini *a priori*, déjà-là en sa conclusion, avant même son commencement.

Concernant l'itinéraire de Barcena, que nous retrouvons à nouveau ici, il y est d'abord question de sa survie (en quoi il a besoin de papiers même faux, et d'un travail). Barcena constate qu'« au sein du même petit monde, et dans l'ombre dense de sa diversité, des rapprochements contradictoires, des contiguités provisoires, des proximités inexplicables, entre des imaginaires, des pratiques et des méthodes que rien, dans l'ordre de la logique militante, n'aurait pu faire concilier. Le mystère, il le savait constitutif de la liberté libertaire et de sa méfiance immémoriale pour l'immobile, le préconstruit, le clos ». L'anarchisme aurait dû être, en son essence subversive, la défaite des identités fixes, du principe même de l'idée d'identité, faisant signe vers la pluralité conflictuelle des identités, tout en les mettant en crise, pour ouvrir à l'altérité radicale des singularités subjectives et à leur entrecroc créateur de *l'inconditionné* de *l'égalité* *liberté* (selon l'heureuse formule d'Étienne Balibar). L'objectif final de la lutte des classes est la singularité fraternelle des individus, grâce à l'abolition même des classes, ce qui ne

8 – Voir Karl Marx : *Contribution à une critique de la philosophie du droit d'Hegel* [1843], Paris Éditions sociales.

signifie pas pour autant l'abolition du conflit immanent à toute sociabilité humaine : *polemos*, mais sans *stasis*.

Barcena constate que quelque chose accable les réfugiés : le sentiment de « s'être battus pour rien », car leur combat semble n'avoir suscité aucun écho significatif « dans ce pays de merde qu'ils avaient si stupidement pris pour une patrie des droits de l'homme ». Cependant, nombre de libertaires espagnols ouvrirent de nombreux maquis en Auvergne et en Savoie pour lutter contre l'occupant nazi. Ils tentèrent en même temps de reconstituer la CNT. Entre temps, Barcena apprend l'arrestation de Soledad, alors qu'elle tentait de sauver des enfants juifs des rafles de l'occupant. Soledad, que Barcena aime autrefois, peut-être même encore, « savait que ce temps des barbares ne laissait aucune part, même passagère, à l'humanité. Il irait jusqu'aux extrêmes de sa logique de mort. » Barcena prend également connaissance de l'incarcération des hôtes de *L'Espérance* (hôtel où lui-même avait séjourné), pour la plupart des Juifs. Il se sentait alors « sombre dans une solitude sans fin ».

Mais il lui fallait survivre. Et Barcena finit par trouver un travail d'archiviste. C'est à cette époque qu'il rencontre Pierre Monatte. Entre-temps, la guerre contre les puissances de l'Axe se poursuit, et Barcena pense que ce qu'il se passe à Stalingrad en 1943 est en train de faire basculer le monde – et aussi le monde des exilés. Il pressent que dans ce basculement du monde à venir, ce ne sera pas celui des révolutions sociales,⁹ mais celui

9 – Celles-ci eurent lieu, paradoxalement (mais est-ce vraiment un paradoxe à l'heure d'une certaine forme financière de mondialisation du Capital, cette fois-ci menée par les États-Unis au détriment des anciennes puissances coloniales européennes?), dans les territoires possédés par le colonialisme européen. Le paradoxe s'élargit encore si l'on pense que les *révolutions sociales* qui y sont menées ne correspondent nullement à ce qu'elles auraient dû être selon un certain européocentrisme sectaire. Toutefois, ces dites révolutions sociales n'aboutiront pas à *émanciper l'émancipation* souhaitée. Et ce pour de multiples raisons que nous ne pouvons développer ici.

du triomphe des *démocraties* dans le sillage de l'antifascisme consolidé par l'alliance des classes antitotalitaires.¹⁰ Barcena affirme ceci : « *Nous sommes sortis des mémoires* », nous sommes devenus « les vrais vaincus de l'histoire, les exilés définitifs ». Si nous comprenons ce que Freddy Gomez veut dire, il nous faut déduire avec lui, que l'exil fabrique « comme une deuxième nature », sur le sol même de l'exode, grâce à des regroupements communautaires : « ils (les exilés espagnols) avaient leurs lieux de réunion, leurs bistrotts, leurs dispensaires, leurs amicales, leurs salles des fêtes, leurs territoires : un entre-soi de la cause » Freddy-Barcena parle alors d'une « assignation à résidence identitaire » : résidence identitaire qui finit par transformer toute l'histoire de la révolution espagnole en légende, « à en mythifier les contours. » Il s'agit ici vraiment d'une clôture radicale sur son propre mythe identitaire, d'où toute utopie est subsumée par définition, en tant que celle-ci est par-delà toute identification identitaire-ontologique; l'utopie est « autrement qu'être » dirait Emmanuel Levinas.

À l'opposé de cette fermeture identitaire sur soi, Barcena parle de Paris comme une sorte de matrice s'ouvrant d'elle-même vers le multiple; il pense Paris un peu à la manière des surréalistes :

« *il existait alors, dans le Paris populaire, des lieux, si lumineusement désolants, si délicieusement insalubres, qu'on s'y sentait citoyen, arpenter le gros pavé, non pas la misère, bien réelle pourtant, mais l'âme émeutière des misérables de jadis habitant ces masures biscornues, ces ateliers du pauvre, ces boutiques sans lustre. La rue Sainte Martre relevait, comme beaucoup d'autres endroits de ce quartier de la canaille, cette catégorie non répertoriée dans les guides : celle des révoltes logiques*¹¹. »

10 – L'antitotalitarisme qui, d'abord entre 1933 et 1945, englobait le national-socialisme allemand, le fascisme italien – et après 1945 le Franquisme – va subsumer l'URSS et le bloc de l'Est, les dite *démocraties populaires*. Pourtant, dès 1950, les dictatures de Franco et de Salazar sont incluses dans le monde dit *libre*. Guerre froide oblige!

11 – Nous sommes ici renvoyés au Paris de

Début 1948, Barcena est engagé comme traducteur, et à l'occasion, comme correcteur à l'UNESCO. Il habite alors à Belleville dans une vieille bâtisse, où les locataires sont essentiellement « des Juifs d'Europe centrale et des républicains espagnols », les vaincus de l'histoire donc, mais encore pleins d'une fragile espérance d'un renouveau d'un *socialisme digne de ce nom*. Surtout les Juifs « qui s'inventaient de nouvelles espérances toutes tournées vers cette terre de Palestine ». L'histoire, hélas, démentira cette *fragile espérance*.

Une grande partie du récit de Freddy Gomez constitue un document exceptionnel, comme une archive vivante, hors de tout académisme, pour saisir l'histoire de la réorganisation de la CNT en exil, après sa défaite historique de 1937. Soulignons ici que cette défaite fut celle d'une grandeur historique, car certaines défaites peuvent être, pour le présent et pour l'avenir, plus importantes de sens et de signification utopico-communistes que certaines victoires, qui, elles, même dans le cas du triomphe des dites *démocraties* libérales, n'en sont pas moins porteuses de contre-utopies, chargées de nouvelles formes de domination et d'exploitation *soft*. Le Capital y trouve, grâce à la cybernétique et à la finance, de nouvelles assises pour imposer sa logique apparemment sans appel.

Freddy nous signale que Barcena appartient à la fraction de la CNT-MLE *antipolitique* très majoritaire en exil et qui trouvait à s'exprimer dans l'hebdomadaire *Solidad Obrera*, animée par son père, Fernando Gomez, revue ouverte à la littérature et à la poésie, et à laquelle Barcena collabora directement. On y appréciait la qualité de son jugement, mais on se méfiait de son indépendance d'esprit. Après la libération de la France, débutent dès 1946, des mouvements d'opinion en faveur de la liberté d'expression, de réunion, etc. en Espagne. Y participèrent, à différentes époques, et selon les occasions et les circonstances poli-

juin 1848 et de la commune de 1871, ainsi qu'au Rimbaud des *Illuminations*. Pourquoi pas au livre de Guy Debord de *In Girum imus nocte et consumimur igni* (1978)?

tique (répressions, arrestations, emprisonnements, etc.) des hommes de lettres reconnus, tels Albert Camus, Jean-Paul Sartre et André Breton.

Entre-temps, des divergences se faisaient sentir au sein de l'exil libertaire espagnol par exemple entre individualistes et collectivistes, divergences normales au sein d'un mouvement qui se voulait pluriel. Freddy nous signale que l'exil est aussi une histoire de *distorsion* de la réalité, source de fantasmagorie pour les réfugiés d'un exil envisagé comme provisoire, et la réalité espagnole interne à l'Espagne dont ils se trouvaient de plus en plus éloignés. Réalité tordue en fonction de leurs attentes d'une guerre antifasciste contre Franco, laquelle se conciliait difficilement avec les espérances révolutionnaires propres à l'anarcho-communisme.

Freddy Gomez trace la généalogie des conflits qui vont secouer la CNT en exil. Le premier de ces conflits s'origine dans le fait que certains souhaitent nouer une alliance avec les républicains, les monarchistes oppositionnels et des généraux hostiles à Franco. Le second conflit oppose politiques et antipolitiques. Ici, Freddy Gomez cite Victor Serge : « *Ne voulant point "faire de politique", des anarchistes en font souvent, avec le plus beau courage, de fort mauvaise.* » C'est vrai que la révolution sociale devenait en ces années 50/60 de plus en plus introuvable, et l'anarchisme tel qu'il était perdait, « *ou était déjà en train de perdre de sa netteté dans un monde qui, de fait, éprouvait une certaine satisfaction historique à se décharger des éclats de mémoire d'un passé qui commençait à passer. Le temps était déjà venu de tourner la page. Quitte à laisser hors jeu le seul peuple d'Europe qui, trois ans durant, avait résisté au fascisme. Chez les compañeros, on ne baissait pas pavillon, mais on sentait une certaine amertume.* » L'heure du prolétariat, de sa poésie subversive en actes, de sa *sauvagerie* rebelle, semblait ne plus être à l'ordre du jour. Le spectre de la révolution sociale s'éloignait grandement du *Centre*, tout en cantonnant cette dernière à ses *erzats* dans la *Périphérie*. Parler ici d'*erzats* apparaît offensant à l'égard

des mouvements de libération nationale anticolonialiste, alors même qu'il recelait, en leur aurore, une véritable intention d'émancipation, intention mise en échec par des appareils bureaucratique-politiques militaires, dont les objectifs et les idéaux développementalistes ne différaient pas du projet du capitalisme mondial en cours de parachèvement organique.

Ce qui était devenu impossible, ou presque, à l'époque de la puissance du mouvement ouvrier organisé intégrateur et du réformisme social-démocrate, c'était l'irruption d'une véritable *praxis* prolétarienne sauvage, hétérogène à l'ordre structurel de la clôture parlementariste et de l'économie de marché soutenue par l'État de droit. Le prolétariat en tant que *classe / non-classe*, entamait aussi son exil historique, pratiquement interdit de séjour dans la cité du *Welfare State*, et à qui on n'accordait plus désormais le droit d'entrée. Barcena parlait à ce moment de l'exil, que l'on peut étendre au prolétariat, comme d'un *territoire de l'âme*.

Freddy Gomez revient assez fréquemment sur les problèmes auxquels est confrontée la CNT en exil. Un des protagonistes de son récit, Louis Mercier, signale que désormais celle-ci doit se « *plonger au cœur de l'imprévu de l'Histoire [...] se colleter aux nouvelles réalités, se frotter aux nouveaux émigrés, ouvrir les fenêtres et abandonner nos songes creux, ne pas réinventer un messianisme hors d'époque* ». Et Louis Mercier d'affirmer, et ceci est paradoxal par rapport à la phrase précédente : « *le réel ne nous va pas. Nous étions prêts à mourir en combattant, mais dans la lumière de nos illusions* ». Mais en 1936/37, tout n'était-il qu'illusions, alors même que la *possibilité de l'impossible* constituait l'âme même de toute révolution prolétarienne libertaire ? Ce que Louis Mercier exposait était l'idée suivante : pour lui, l'essence même d'une révolution, c'était la *camaraderie* comme un rapport social et interindividuel de confiance réciproque entre soi et l'autre, dans la plénitude de cette même réciprocité. Dans ce sens, toute révolution n'est-elle pas toujours une révolution à titre

humain ? Mais cela est-il encore possible après la Catastrophe ? Certes l'histoire est un processus d'indétermination et d'inconditionné, mais... Comme le dit à un moment donné José Peiratz, cénétiste célèbre : « *Nous sommes condamnés à n'être que des figurants d'une histoire qui se joue désormais ailleurs [...] le type sociologique que nous incarnons, les auto-didactes éclairés, est condamné à disparaître. Il faut être moderne.* »

Être moderne ou post-moderne ? Aujourd'hui, à l'heure de la cybernétique, suivie de la numérisation et de l'informatique, c'est l'heure du triomphe des organisateurs (comme l'avaient vu Norbert Wiener et James Burnham), des technocrates et des *spécialistes* ou des experts, avec leur savoir hiérarchique et pyramidal, avec leur jargon auto-référentiel, bouclé sur lui-même, et imperméable à la clameur sauvage venue d'ailleurs, des marges de l'Histoire, celle des vaincus. Bien sûr les *experts* n'ont de cesse d'invoquer « l'horizontalité démocratique », mais ils ne font que reproduire sans cesse la circularité homogénéisante du Même. Pourtant, nous pensons que la Taupe creuse toujours. Mais quand fera-t-elle irruption ?

Freddy Gomez signale que l'anarchisme historique était déjà en train de devenir un néo-anarchisme, qui ne serait qu'une variante moderne du libéralisme d'avant-garde ressourcé à l'individualisme des premiers temps d'un *anarchisme canaille* (celui de Ravachol, d'Émile Henri et de la bande à Bonnot). Barcena faisait valoir, lui, contre ce mouvement post-anarchiste, la subversion radicale théorisée dans la *Société du spectacle* de Guy Debord. Nous sommes ici déjà à la presque fin des années 60, alors même que beaucoup de choses s'étaient passées au cours de cette décennie dans l'Espagne du vieux Franco : une certaine liberté civile, un certain progrès social, l'émergence des commissions ouvrières, à travers lesquelles le Parti communiste espagnol tentait de se relégitimer), un certain relâchement dans l'ordre religieux et sexuel, etc.

Dans la CNT règne alors un certain chaos dans l'organisation et dans l'élaboration du programme à venir, chaos qui a conduit à l'expulsion de certains militants anticonformistes (le propre père de Freddy Gomez, José Peiratz et d'autres). Pendant l'été 70, la dissidence libertaire espagnole fait paraître un organe *Frente libertario*, dont les thèmes centraux sont : Association et Autonomie. Barcena, bien que n'ayant jamais été homme d'organisation « *au sens où l'étaient tous ceux que frappaient les sentences (d'expulsion)* », était l'homme de la solidarité active et « *c'est au nom de cette seule exigence qu'il batailla ferme pour défendre l'honneur sali de ses compagnons* » (ceux cités plus haut).

L'Espagne, qui avait été acceptée dans le giron des démocraties du *monde libre*, en lutte contre le totalitarisme, au cours des années 50 (à l'ONU d'abord, à l'Unesco ensuite) prend le 20 novembre 1975 confirmation de la mort du Caudillo. Beaucoup d'exilés envisagent alors le *retour au pays*. Ce ne sera pas le cas de Barcena :

« *Je suis d'ici, infiniment d'ici, de ce territoire d'exil, de cette terre étrangère où j'ai vécu l'essentiel de mes errances. Et je suis plus précieusement de cette ville qu'on s'acharne à détruire alors qu'elle fut la plus belle qui fut pour y vivre ses aventures incertaines. Ce soir, c'est comme si l'ombre descendait sur mon ciel intérieur. Sans recours et sans retour. Désormais, il est même interdit d'être del exilio siempre, siempre del exilio*¹². »

12 – Rappelons ici les livres, entre autres, de Louis Chevalier : *L'Assassinat de Paris* [1977] (Ivrea, 1997), et de Guy Debord *In Girum imus nocte et consumimur igni* [1978].

Barcena n'avait jamais quitté Paris « *sans quelques appréhensions de ce qu'il allait perdre. Ce jour-là, une fois son billet pour Perpignan en poche, il éprouvait, au contraire, une absolue tranquillité d'esprit.* » Il était parti sur un coup de dés, vers une plage du Sud, pour la première fois depuis trente-six ans. « *Ce 18 octobre 1976, Barcena avait décidé de boucler la boucle. Par désir d'en finir.* » Il ne voulait pas devenir Français par naturalisation ni redevenir Espagnol par obligation du ridicule.

« *Parce qu'il avait, de surcroît, la prescience qu'en cette Espagne de la "transition", les exilés d'une ancienne révolution ne seraient jamais que des franchutes, autant dire des intrus, des hommes de nulle part, qu'on supporte comme des témoins encombrants* ». ■

AMÉRICO NUNES □

Paris, le 18 juin 2019

RICARDO FLORES MAGÓN, LE RÊVEUR ÉVEILLÉ



NOTE DE LECTURE

• Américo Nunes

• **Ricardo Flores Magón, une utopie
libertaire dans les Révolutions du Mexique**

• *Ab irato*, 2019, 280 pages, 22 euros,
soixante-sept illustrations.

CE LIVRE, nous prévient d'entrée Américo Nunes, n'est pas une « biographie historique » de Ricardo Flores Magón (1873-1922), mais un « essai politique » sur un acteur emblématique d'un moment inaugural « proprement communiste » qui, de 1900 à 1912 et traversant diverses phases, travailla, sur le front d'un peuple du Mexique fait de divers peuples, à réaliser, dans l'imaginaire et dans la pratique, la « confluence entre révolution paysanne et révolution ouvrière ». Et c'est bien de cela dont il s'agit : une impressionnante plongée historico-critique dans l'imaginaire politique et sensible d'un des personnages les plus profonds et les plus ignorés d'une époque où, en terre mexicaine, la guerre des pauvres accoucha de géants.

UNE HISTOIRE FAITE DE PLUSIEURS HISTOIRES

Fin connaisseur de cette histoire du Mexique insurgé, l'auteur avait, dans un précédent ouvrage¹, brillamment

défendu la thèse que ladite révolution mexicaine n'était saisissable que dans sa multiplicité, dans cette constellation d'imbrications des origines qui, sur le temps long et dans un espace historique, géographique et sensible donné, favorisa ou empêcha la convergence de poussées émancipatrices, complémentaires ou contradictoires selon les cas. La grande originalité de son approche, notions-nous alors, pouvait se résumer à deux points : d'une part, la perspective qu'il adoptait, celle des vaincus, si chère à Walter Benjamin ; d'autre part, une lecture du temps et de l'espace de ces « révolutions » mexicaines désencombrée de toute simplification abusive et postulant, plus largement, la pluralité et la complexité des phénomènes révolutionnaires. C'est ainsi que l'auteur affirmait, en marxien conséquent, que ces phénomènes avaient mis en branle des groupes sociaux très différents et porteurs d'intérêts radicalement antagonistes. Au fil du temps, ces groupes conjuguèrent leurs

réédité en 2009, chez Ab irato, dans une version revue par l'auteur et augmentée d'une longue postface.

efforts – contre Porfirio Díaz (1830-1915), d'abord, puis contre Victoriano Huerta (1850-1916) – avant de s'affronter au très contrasté mouvement révolutionnaire mexicain dans une guerre civile interne s'achevant, le 1er mai 1917, par la victoire – provisoire – de Venustiano Carranza (1859-1920). Cette approche d'Américo Nunes, qu'il assumait au passage comme gramscienne, avait pour principal mérite de dépasser les clivages interprétatifs traditionnels. Cette révolution, nous disait-il, fut surtout paradoxale, tout à la fois libérale et socialiste, populaire et petite-bourgeoise, agraire et urbaine, restauratrice et moderniste. Elle libéra des forces authentiquement révolutionnaires – zapatistes, villistes, magonistes – qui, elles-mêmes, furent incapables de surmonter leurs propres différences sociales entre paysans-prolétaires, ouvriers de métier et prolétaires industriels. Au terme d'une lutte acharnée, concluait Américo Nunes, anarchiste de cœur pour le coup, la révolution, devenue « une », se militarisa, s'étatisa, mettant un terme, de manière violente, au processus révolutionnaire. En face restèrent les vaincus, ceux qui avaient rêvé de terre et de liberté, avec Emiliano Zapata et Ricardo Flores Magón, ces vaincus dont l'histoire, faite toujours de plusieurs histoires, est infiniment susceptible de « venir trouer la trame linéaire du Temps ». Car, comme l'écrivit Gustav Landauer, « lorsqu'une révolution éclate à nouveau, elle se souvient généralement de tous ses ancêtres » (*La Révolution*, 1907) qu'elle convoque, sans même le savoir le plus souvent, au nouveau banquet de l'histoire.

DU LIBÉRALISME POLITIQUE

À LA RÉVOLUTION COMME TOTALITÉ

C'est dans cette même discontinuité historique du surgissement toujours

possible que se situe, par sa continuité interprétative, ce nouvel *opus* d'Américo Nunes, qui est en fait l'œuvre d'une vie, entièrement construit autour de la noble figure de Flores Magón. En précisant que le prisme qu'il adopte est vaste et que sa méthode, encore et toujours dialectique, restitue, de détours en retours, toute l'importance de l'apport de Flores Magón, fils de la Sierra Mazateca (État d'Oaxaca), à la cause de l'émancipation politique, sociale et humaine.

Il est vrai que, dans cette révolution à divers visages, celui de Flores Magón apparaît souvent brouillé ou réduit à l'une de ses expressions, la première surtout, que récupéra la révolution constitutionnaliste de 1917, celle du précurseur libéral-social des origines, fondateur en 1900 du Parti libéral mexicain (PLM) et de son organe *Regeneración*, celle d'avant son adhésion, donc, pourtant assez rapide, à l'idée de la révolution comme totalité. L'un des principaux mérites de ce livre réside précisément dans l'évaluation du parcours politique de Flores Magón – et plus largement du « magonisme »² – saisi dans sa continuité méthodiquement dissensuelle jusque dans son adossement tactique au PLM comme socle d'un mouvement révolutionnaire devant se constituer par en bas sur les bases d'un anarchisme communiste de lutte de classe. Flores Magón fut, en fait, un anarchiste qui ne s'interdit pas la politique, au sens de pensée stratégique. Et ce faisant, il ne choisit pas « la plus mauvaise », comme le dira cruellement Victor Serge des anarchistes qui, par principe, la dédaignaient en la laissant aux autres. L'Espagne de 1936, celui que contemplait Serge quand

² – Précisons que cette appellation, trop centrée sur sa personne, ne convenait pas à l'anarchiste Flores Magón. Nous l'employons par commodité, et entre guillemets.

il lâcha cette saillie, demeure, sur ce plan, un bon exemple. Quand, en recul, les anarchistes acceptèrent le jeu politique, ils ne firent pas leur politique, mais celle que l'État républicain reconstruit attendait qu'ils fissent. Flores Magón, lui, se situe dans une autre manière. S'il faut masquer son appartenance à l'anarchie pour avoir quelque chance de l'atteindre, il le fait. Non par opportunisme, mais par conviction anarchiste, par intelligence tactique du moment historique traversé.

Le libéralisme politique auquel, un temps, il semble sincèrement croire, s'érode, dès 1904, lors de son exil aux États-Unis. Est-il déjà anarcho-communiste ? On ne sait, même si Américo Nunes nous indique qu'il a précocement lu *La Conquête du pain*, de Kropotkine, et que sa découverte, *in vivo*, du sort de la classe ouvrière mexicaine immigrée des *braceros* va substantiellement radicaliser sa conception de la révolution. Changeant souvent



Un bâtiment en feu durant les grèves des tisserands de la fabrique de textiles de Río Blanco, Veracruz, en 1907. □

de lieu de résidence pour échapper aux persécutions policières, c'est aux États-Unis que Ricardo Flores Magón

et ses compagnons du premier cercle³ vont découvrir, enthousiastes, cette forme spécifique de syndicalisme révolutionnaire offensif que pratiquent les *Industrial Workers of the World (IWW)*, mais aussi fréquenter, désireux d'apprendre, des socialistes nord-américains et des anarchistes espagnols de passage. Ce brassage a son importance dans l'élargissement de l'horizon magoniste qui passe, dès l'automne 1905, par d'évidents « glissements programmatiques », puis par la création de la Junte pour l'organisation du Parti libéral mexicain, d'inspiration assez nettement bakouniniste et dont la visée, nous dit Américo Nunes, est de prendre « définitivement le contrôle du mouvement libéral » contre les libéraux politiques que sont Camilo Arriaga et Francisco I. Madero. Dès lors, Flores Magón s'engage, étape après étape, sur la voie ouverte à divers apports et influences d'une révolution sociale assumée.

CANANEA COMME POINT D'ORGUE

Ce tournant magoniste de 1905-1906, nous dit Américo Nunes, adopte deux voies simultanées, mais non contradictoires : celle du soutien actif à « la première tentative de guérilla insurrectionnelle à l'intérieur du Mexique », expérience dans laquelle les Indiens Yaquis jouèrent, dans l'État de Sonora, un rôle déterminant ; celle d'une participation « éclatante » du PLM, dans le même État de Sonora, à la grève des mineurs de Cananea de 1906, qui intervint comme point d'orgue du travail « de propagande (magoniste) adressée aux "classes ouvrières" naissantes ». Si Cananea fut l'étincelle qui mit le feu à la plaine, c'est que cette grève ouvrière « spontanée » et « totale » pour

3 – Son frère Enrique, Juan et Manuel Sarabia, Librado Rivera, Antonio I. Villareal et Rosalio Bustamante.

les huit heures et un salaire minimal digne de ce nom entra en coïncidence historique, en convergence temporelle objective pourrait-on dire, avec la « guerre atroce » que l'armée fédérale mexicaine menait alors contre la communauté Yaqui. Et que, de ce fait, elle révélait combien les « pauvres » avaient de raisons profondes de se coaliser contre le Porfiriat⁴ en s'émancipant de leurs propres différences, infiniment ressassées, pour faire « être-en-commun ». C'est ce moment, nous dit Américo Nunes, que choisit le PLM pour publier son nouveau programme social et politique, qu'il adresse « essentiellement à la "classe la plus nombreuse" – et la plus pauvre – du pays (prolétaires, ouvriers, paysans, péones et classe moyenne pauvre) ».

Réprimée dans le sang, la grève de Cananea marque également un point de rupture dans le processus de pacification sociale que le Porfiriat prétendait instaurer par la capitalisation de la société mexicaine et l'extension progressive du domaine du salariat. Elle révèle la vraie nature répressive d'un système proto-industriel en formation sous contrôle étranger, principalement nord-américain. L'année suivante – 1907 – verra les ouvriers de Río Blanco entrer en action en bloquant les manufactures textiles locales, sous capitaux français, dans la zone comprise entre Puebla et Veracruz. Avec le même résultat : une levée en masse suivie d'une répression provoquant la mort de centaines de grévistes. Du côté du « magonisme » militant, l'évolution s'accroît « vers un approfondissement des idées anarchistes et communautaires sous l'influence de Pierre Kropotkine, surtout par son idée centrale d'un

4 – On désigne sous ce terme la période allant de l'élection de Porfirio Díaz à la présidence du Mexique en 1876 jusqu'à sa démission forcée en mai 1911.



Ricardo et Enrique Flores Magón en prison à Los Angeles, 1917. □

anarcho-communisme centré sur les idées essentielles d'"appui mutuel", d'insurrection et de commune libertaire ».

DÉSIR D'UTOPIE ET DIALECTIQUE DU DÉPASSEMENT

Si le « magonisme » relève d'un anarchisme dynamique, hétérodoxe, libre de toute fixité idéologique, c'est que, de 1906 à 1911, le temps d'élaboration de l'idée de révolution comme totalité, il s'articule à une dialectique du dépassement permanent, ouverte au vaste champ des possibles émancipateurs, intégrant sans chercher le point de synthèse des traditions aussi anciennes au Mexique que celle du communalisme indien et aussi modernes que celle de l'action directe ouvrière, de forme syndicaliste ou pas. C'est sans doute là ce qui fait la singularité du « magonisme » et, d'une certaine manière, son actualité intempestive. Car il faut bien admettre que cette curiosité pratique qui le caractérisa et cette aptitude qui fut la sienne à capter, dans le tréfonds des consciences parcellaires et séparées, ce qui pouvait faire imaginaire commun d'une utopie en construction n'étaient pas, c'est le moins qu'on puisse dire, les qualités les plus partagées dans le vaste monde idéologisé du progressisme révolutionnaire de son temps. La leçon vaut toujours pour aujourd'hui, et peut-être davantage même que pour hier, en ces temps

d'effondrement. Comme vaut l'approche de Flores Magón et de ses amis, qui ne préjuge de rien mais décèle, dans le monde des exploités et des dominés tel qu'il va, les points de convergence nécessaires pour le subvertir. L'actualité de notre époque est encore fertile en dépassements que la Théorie ignore, mais que la *praxis* conjugue sans savoir le plus souvent qu'elle renoue, ce faisant, avec un très ancien projet d'émancipation.

Cette tentative d'articulation entre l'« utopie communiste primitive » directement liée au mythe communautaire indien, à son rapport à la Terre Mère, et le socialisme libertaire des temps nouveaux s'élabore dans les pratiques d'organisation et d'action des « classes ouvrières » naissantes, bien des progressistes de l'époque, anarchistes compris, la jugèrent à tort contradictoire. À tort parce qu'elle contenait, dans sa méthodologie même, une promesse inédite de conciliation entre l'ancienne cosmogonie indienne et la nouvelle puissance d'un prolétariat en formation, et que, poétisée, cette convergence d'imaginaires apparemment antithétiques pouvait agir, révolutionnairement et *de facto*, comme une « réserve utopique » en devenir où s'accorderaient, enfin, la nostalgie d'un âge d'or et la dynamique d'un temps historique à venir, celui de « l'arrêt messianique du présent », pour reprendre la belle référence benjaminienne.

Sur cette thématique d'exception, Américo Nunes apporte des lumières indispensables pour saisir en quoi le « désir de révolution » si pleinement incarné par Flores Magón n'est pas séparable d'une dialectique de réélaboration, ouverte à l'ancien et au nouveau, du projet communiste libertaire d'émancipation défini comme

« retour à la communauté » humaine et au « travail social en commun ». C'est en ce sens, nous dit l'auteur, « que ce qui le taraudait, c'était la possibilité, ou non, d'articuler une histoire sociale passée-présente, où le passé et le présent s'entrecroiseraient, afin de changer et transformer une réalité insupportable pour les masses ».



Le parti libéral mexicain, 1911. □

ENTRE « PASSÉ PASSÉ » ET « PASSÉ FUTUR », LA RÉVOLUTION

Dans un article paru le 2 septembre 1911 dans *Regeneración*, Ricardo Flores Magón affirmait que « le peuple mexicain [était] apte pour le communisme ». Il s'agissait alors, pour lui, de laisser ouverte, désirable et possible la perspective d'un dépassement nécessaire de la révolution politique qui avait provoqué la démission de Porfirio Díaz le 25 mai 1911 et allait permettre l'élection du libéral Francisco I. Madero le 15 octobre. Plus que de circonstance, ce texte, subtilement analysé par Américo Nunes, fait surtout preuve de l'intime conviction de Flores Magón que la révolution sociale constitue la seule issue possible à la révolution politique, le seul chemin vers l'émancipation collective. Intimement, il sent que, dans son être profond, dans son étrangeté, dans sa quête d'un sens commun à son existence, la multitude des déshérités et des humiliés doit désormais chercher dans le communisme – perçu comme abolition des anciennes formes de possession capitaliste de la terre – la forme réelle de son émancipation. Le « passé futur » est là, précisément là, dans cette réappropriation imaginaire du « passé passé » inabouti et dans son prolongement possible. La révolution sociale, c'est en somme ce temps où la radicalité se

nourrit des mythes anciens et y puise l'essentiel de sa force d'impulsion.

« Presque toujours, écrivit Octavio Paz, l'utopie suppose l'existence préalable, dans un passé lointain, d'un âge d'or qui justifie et rend possible son action révolutionnaire.⁵ » Au long cours des « révolutions mexicaines », le zapatisme représenta sans doute, mieux que tout autre, la quintessence de cette aspiration du retour au « passé passé » d'un âge d'or qui, du reste, n'exista jamais que comme idée qu'il n'y avait de réalité mexicaine possible que mythique. Le « magonisme », lui, se situait dans un autre devenir, une perspective anarcho-communiste de rupture soucieuse d'emprunter au passé du rêve d'émancipation les raisons de construire un autre futur pour les pauvres, tous les pauvres – qu'ils fussent paysans, prolétaires, sous-prolétaires ou un peu les trois à la fois. C'est en cela que la vision de Flores Magón relève d'une cosmogonie où tout ferment d'une radicalité – plébéienne plus que prolétarienne –, constamment soucieuse d'imaginer, de susciter, de tisser des convergences d'imaginaires social et combattant entre pauvres, ces pauvres qui sont pour lui, et à l'évidence, le sel de la terre. Cette aptitude à chercher en permanence, en l'inventant si nécessaire – et au risque de se tromper parfois –, cette voie non tracée de l'émancipation des pauvres, c'est ce qui fait sans doute du « magonisme », hors cadre historique précis et quelles que soient les idées de l'époque, une manière toujours actuelle d'imaginer la révolution comme un devenir qui se nourrit d'un passé à rejouer infiniment.

UNE VIE COMME ŒUVRE

On reprendra, pour finir, par le début, car toujours le début est à reprendre.

5 – Octavio Paz, *Le Labyrinthe de la solitude*, Fayard, « Horizon libre », 1959, p. 176.

Si ce livre est bien un « essai politique », puissant et de grande ampleur, il atteste aussi qu'il faut voir la vie de Flores Magón comme œuvre, œuvre de vie précisément où le présent et l'absolu de l'idée de révolution empruntèrent des chemins difficiles qui engagèrent l'existence sensible, intime de ce rêveur éveillé que fut ce fils de la Sierra Mazateca. C'est même en ce sens que cette existence fait histoire inspirante. Ici, il n'est pas vain de rappeler que cet homme vécut quarante-six ans, dont un tiers aux États-Unis, avec de fréquentes périodes d'incarcération, et mourut, le 21 novembre 1922, dans des conditions qui demeurent suspectes au pénitencier de Leavenworth (Kansas) où il purgeait, depuis 1918, une peine de vingt ans de bagne pour « défaitisme » et « sabotage de l'effort de guerre » étatsunien.

Au vu de cette condition de déplacé, recevable est l'hypothèse d'un certain décentrement magonien par rapport au réel mexicain, d'autant plus recevable, pourrions-nous dire, qu'elle fait sienne deux données inséparables de la vie et de l'œuvre des révolutionnaires de ces temps où l'adhésion au « principe espérance » se payait souvent au prix du *destierro*. On a beaucoup reproché, en effet, à Flores Magón d'avoir vu le Mexique de loin et de l'avoir pensé, à partir de 1906, en exilé. On a beaucoup glosé, de même, sur ses penchants internationalistes, sur son refus de rallier Madero au début du processus révolutionnaire, sur ses contacts infructueux avec Villa, sur sa rencontre sans prolongements avec Zapata et surtout sur sa tentative « flibustière », un peu aventureuse il est vrai, d'instaurer, en janvier 1911, et pour cinq mois sur quelques kilomètres carrés, la Commune libre de Basse-Californie, avec le soutien actif d'anarchistes de diverses nationalités et de militants des IWW. Si toute critique est recevable, il n'en

demeure pas moins que le projet de Flores Magón se décentra également pour le meilleur, comme pressentiment, comme anticipation dialectique, comme possibilité effective d'un ici et maintenant d'une utopie libertaire refusant tout verrouillage conceptuel, dégagée de toute nécessité objective et produite comme mouvement ascendant d'un imaginaire d'émancipation.

En cela, Flores Magón incarne plus que tout autre, et jusque dans ses limites, l'esprit même de l'utopie active nécessairement méfiante envers tout pouvoir institué ou en voie d'institution. Malgré les avanies, les déceptions, les doutes, ce révolutionnaire d'exception paya de sa vie ce que Ernst Bloch, que cite souvent et à juste titre Américo Nunes, définissait comme « l'espérance scrutatrice », à savoir « l'attente active du rêve éveillé », de « l'espoir

concret », du « non-encore-conscient », du « non-encore-advenu », du « rêve vers l'avant »⁶. Ce fut précisément sa grandeur, et cela demeure sa force.

Car rien ne doit se perdre de ce qui, dans le passé du désir-révolution, a fait quintessence. Ce livre, qui fera date, nous le rappelle page après page. ■

FREDDY GOMEZ □

À Contretemps, le 13 juin 2019

À consulter également, le site *La Voie du jaguar*, où on trouve plusieurs articles sur Magón et le magonisme : <https://lavoiedujaguar.net>

6 – Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*, tome I, Paris, Gallimard, 1976, p. 20.

À NOTER !

Freddy Gomez anime sur internet le bulletin bibliographique À Contretemps : www.acontretemps.org

Ricardo Flores Magón, une utopie libertaire dans les révolutions du Mexique, un livre d'Américo Nunes aux éditions Ab irato, a été diffusé en librairie le 28 mars 2019.



COMMANDE(S) EN LIGNE : VIA PAYPAL
OU EN CHÈQUE VIA LE SITE D'AB IRATO
[HTTP://ABIRATOEDITION.WORDPRESS.COM](http://ABIRATOEDITION.WORDPRESS.COM)



JAMES ENSOR, LA MORT POURSUIVANT LE TROUPEAU DES HUMAINS, 1896 ◆

LE FASCISME QUI VIENT ?

À

**PROPOS de
La Possibilité
du fascisme
d'Ugo Palheta et
Du capitalisme
déteste tout le
monde : fascisme
ou révolution
de Maurizio
Lazzarato**¹.

Le fascisme est-il devant nous ? Envisager l'époque sous cet angle peut sembler incongru tant les types de régimes politiques auxquels il renvoie semblent correspondre à un contexte historique particulier, celui des années trente et quarante du siècle dernier. Nous avons une certaine idée du fascisme tributaire d'une certaine expérience historique et nous faisons comme s'il devait être définitivement derrière nous. Il n'aurait ainsi été qu'une parenthèse, un égarement terrible sur la voie du progrès. Des analystes avertis ont pourtant montré que le fascisme, loin d'être un simple archaïsme, était au contraire au cœur de la modernité et de ses tendances les plus délirantes : volonté de maîtrise et de contrôle total par l'État ou le parti-État,

1 – PALHETA Ugo, *La Possibilité du fasciste. France, la trajectoire du désastre*, éditions La Découverte, 2018, 276 p. / LAZZARATO Maurizio, *Le capitalisme déteste tout le monde. Fascisme ou révolution*, Amsterdam, 2019.

exterminations de masse selon des procédures propres à l'action bureaucratique rationnelle.

Dans *La France de Vichy*, l'historien Robert Paxton définit la révolution nationale, l'idéologie officielle du régime de Vichy, comme une hérésie des doctrines libérales et progressistes de la III^e république. Les dirigeants restent fidèles aux valeurs républicaines mais ils pensent que le libéralisme (la démocratie parlementaire et le laisser-faire en matière économique) ne permet plus de sortir de ce qui apparaît comme les deux grandes crises de l'époque : la décadence et le désordre. D'où le recours à des mesures d'exception qui vont pouvoir être expérimentées à travers la collaboration avec l'Allemagne nazie.

C'est ce qui conduit Paxton à affirmer :

« Des mesures draconiennes prises par une bourgeoisie effrayée – voilà qui pourrait être une bonne définition du fascisme. En ce sens, Vichy est fasciste, le fascisme est encore à venir². »

Nous sommes plutôt pour le moment face à une démocratie libérale qui se mue en libéralisme autoritaire. Mais dès lors que le capitalisme connaît une de ces crises récurrentes qui lui est consubstantielle, et dont il ne se sort que par des phases de modernisation autoritaire, sinon la guerre, le fascisme peut bien en effet redevenir une menace.

2 – PAXTON Robert O., *La France de vichy 1940-1944*, Point histoire, 1971, p.224.

Une crise d'hégémonie

Dans *La Possibilité du fascisme*, Ugo Palheta n'ambitionne pas de cerner une essence du fascisme ou même du Rassemblement national. Ce qui l'intéresse, et, en ce sens, son livre sonne comme un avertissement, c'est la possibilité d'un devenir-fasciste de notre société³. Dans cette optique, la possibilité du fascisme est indissociable de la crise actuelle du capitalisme, crise sociale mais aussi dérèglement institutionnel. Il parle à ce propos du néolibéralisme triomphant, mais aussi de capitalisme pourrissant.

La possibilité du fascisme tient aujourd'hui dans une crise d'hégémonie de la bourgeoisie. U. Palheta insiste, et c'est la partie du livre la plus convaincante, sur le fait que les dirigeants politiques sont en effet dans un état de faiblesse idéologique car ils ont de plus en plus de mal à légitimer leur politique ou, plus exactement, ils n'arrivent plus à camoufler la défense des intérêts de classe des possédants en intérêt général. Le mouvement des gilets jaunes n'a pas manqué de mettre en lumière cette réalité. Si ces derniers n'ont pas arrêté d'interpeller Macron et d'épargner le patronat, ce n'est pas seulement par manque de lucidité vis-à-vis de l'État au service du capital, mais parce qu'il apparaît maintenant sans fard comme le premier des patrons, le PDG de la « start-up nation », expression immanquable de la part d'un néolibéral fanatique obsédé par le modèle de la Silicon Valley et pour qui le gouvernement des hommes se réduit à une histoire de pure efficacité économique.

Mais c'est Maurizio Lazzarato qui est le plus percutant quand il affirme que sous le

3 – LAZZARATO Maurizio, *Ibid*, p. 74.

.....
IL FUT UN TEMPS OÙ LA
BOURGEOISIE POUVAIT
REGARDER LE MONDE
QU'ELLE A ENGENDRÉ
AVEC SATISFACTION.
AUJOURD'HUI QUE
LE CAPITALISME EST
DEVENU UN MODE DE
DESTRUCTION, ELLE NE
PEUT QUE CONTEMPLER
DES RUINES. ET QUAND
ELLE SE REGARDE DANS
UN MIROIR, ELLE NE
VOIT QU'UNE FACE
ÉCŒURANTE DÉVORÉE
PAR UN RICTUS
OBSCÈNE.
.....

néolibéralisme c'est le capital qui détient le monopole de l'action politique. Au point d'ailleurs que les fonctions de souveraineté et de gouvernementalité lui sont maintenant complètement subordonnées. Ce qui a rendu un tel cauchemar possible, c'est la fusion de la haute administration avec le monde des affaires, provoquant en retour une absorption complète de la politique par l'économie. Dans une telle situation, tout gouvernement ressemble à un conseil d'administration des intérêts collectif de la bourgeoisie, les élus du peuple étant bien davantage les fondés de pouvoir du capital. Mais cela veut dire aussi qu'il ne peut plus y avoir que des alternances sans alternative, une succession infinie de gouvernements menant invariablement les mêmes politiques dont les organisations internationales (Commission et Banque européennes, FMI, etc.), non soumises au contrôle politique des peuples, sont les gardiennes. C'est cet enfermement de la politique dans l'univers clos de la marchandise et dans la gestion d'entreprise, et l'impuissance de la gauche radicale à développer une critique unitaire du capitalisme, qui expliquent pourquoi le néofascisme a fini par devenir une alternative séduisante.

La violence de plus en plus crue du pouvoir, le glissement de l'État de droit vers l'État d'exception, est symptomatique de cette crise d'hégémonie. Quand la légitimité d'un pouvoir ne pose pas de problème, quand les intérêts particuliers des classes dominantes passent pour l'intérêt général, les techniques classiques de l'exercice du pouvoir suffisent à fabriquer du consentement. Or nous assistons bien à un déchaînement de violence depuis la loi travail au moins qui ne laisse pas de doute sur les difficultés à légitimer des mesures qui font l'objet d'une résistance dont

les moyens de discipline habituels ont bien du mal à venir à bout, tant elles apparaissent injustes ou contraires au bien commun.

Il fut un temps où la bourgeoisie pouvait regarder le monde qu'elle a engendré avec satisfaction. Aujourd'hui que le capitalisme est devenu un mode de destruction, elle ne peut que contempler des ruines. Et quand elle se regarde dans un miroir, elle ne voit qu'une face écœurante dévorée par un rictus obscène.

L'instrumentalisation politique des affects

Ugo Palheta rappelle comment le racisme, qui était résiduel et discrédité après la Seconde Guerre mondiale, est redevenu d'actualité depuis la fin des années 1970. Mais, signe que le fascisme peut s'adapter à son époque et muter, il a pris des formes différentes. Alors que le vieux racisme biologique est définitivement abandonné, l'idéologie fasciste fait l'objet de théorisations nouvelles. Ce sont en effet maintenant les différences culturelles indépassables qui expliqueraient pourquoi nos sociétés sont menacées d'éclatement. En fait, pendant toutes les années 1960 et 1970, l'extrême droite française a une stratégie centrée sur l'anticommunisme plutôt que sur la xénophobie. C'est seulement au début des années 1980, au moment où le chômage de masse s'installe et que les immigrés, à la fois semblables et différents, sont de plus en plus visibles dans la société, que le racisme redevient véritablement une arme politique. Dans le même temps, l'extrême droite a pu bénéficier des remodelages théoriques anti-universalistes et ethno-différencialistes, dont la « guerre des cultures » constitue l'actualisation la plus récente, entrepris par un courant bientôt qualifié de Nouvelle Droite.

Dès les années 1930, Georges Bataille a souligné la capacité du fascisme à instrumentaliser les affects à des fins politiques. Il a à ce propos une formule saisissante : « *Le malheur matériel des hommes a de toute évidence, dans l'ordre psychologique de la défiguration, des conséquences démesurées* ⁴. »

4 – Bataille Georges, « La structure psychologique

Le mouvement des gilets jaunes ne laisse aucun doute sur les effets désastreux du capitalisme néolibéral qui est en train de détruire les cadres de vie, sans même parler de la catastrophe écologique qui ne fait que s'approfondir à mesure qu'elle est repoussée dans le temps. M. Lazzarato, revenant sur le succès d'un politique comme Trump, bien loin d'être le favori du système médiatique classique ou des secteurs les plus dynamiques du capitalisme, note qu'il a su remarquablement instrumentaliser les angoisses et les peurs des classes moyennes et populaires blanches dévastées par la crise de 2008 pour arriver au pouvoir. En réalité, la droite nationaliste et néofasciste applique un peu partout les mêmes stratégies pour arriver aux marches du pouvoir en convertissant la question sociale en politique du bouc-émissaire. Tout autant attachée au capitalisme que les libéraux, elle fait des étrangers la cause d'un désordre moral et de troubles sociaux qui menaceraient la cohésion nationale. Maurizio Lazzarato signale ici une intuition géniale de Jean-Paul Sartre sur l'antisémitisme qui peut donner l'illusion aux classes populaires d'être des propriétaires ne possédant rien d'autre que la nation qu'il s'agit de défendre contre les étrangers accapareurs. L'extrême droite a bien saisi l'usage qu'elle pourrait faire de cette aspiration à la propriété et au statut de propriétaire quand elle propose de réserver les droits sociaux menacés par les politiques néolibérales aux seuls nationaux. Les fantasmes racistes atteignent toutefois aujourd'hui de nouveaux sommets avec le « grand remplacement », les étrangers ne se contentant plus seulement de voler la terre des nationaux mais de vouloir les en chasser pour prendre leur place.

Il y a toutefois quelque chose d'encore plus inquiétant. Comme les politiciens éludent systématiquement la question sociale et le droit à une égale dignité du fait de leur entière soumission aux forces du marché, ils sont contraints d'aller sur le terrain des néo-

du fascisme », in : *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».

fascistes pour réaffirmer leur raison d'être, leur « légitimité » reposant de plus en plus exclusivement sur le maintien de l'ordre, la sécurité et la défense de la propriété. Quant à l'identité nationale, elle devient une réponse acceptable aux « paniques identitaires » provoquées par l'atomisation sociale. La leçon historique de l'impuissance du libéralisme face au fascisme n'a pas été retenue, elle est même tout simplement ignorée.

Comme l'explique Lazzarato, les politiques racistes de contrôle des populations recomposent des lignes de séparation nord/sud, mais maintenant que le sud est au cœur même des grandes villes métropolitaines ou à ses portes, elles prennent l'aspect d'une guerre menée par l'État au sein même des populations sur le territoire national.

La persistance de l'éclair dans les horizons mouvants : l'espérance révolutionnaire

Ugo Palheta estime qu'il faut davantage s'inquiéter du devenir fasciste du Rassemblement national plutôt que de son passé. Ce devenir est en germe et n'attend selon lui qu'un contexte favorable pour se révéler. En réalité, il manque plusieurs choses au Rassemblement national pour arriver au pouvoir en France, en dépit d'une situation sociale et politique qui ne peut que lui être favorable.

D'abord, on ne peut pas parler d'un parti de masse. Il a des électeurs, mais pas de très nombreux militants formés qui pourraient représenter une véritable force politique. Pour l'instant, mis à part l'électorisme, il n'a pas de stratégie politique. Ce qui s'est passé en Italie ou au Brésil montre toutefois que la situation peut évoluer rapidement. Le Rassemblement national pourrait même échouer et disparaître, la voie serait pourtant toujours ouverte au fascisme car, comme le défend avec justesse U. Palheta, il est inhérent à la crise du capitalisme comme mode de production et comme forme de cohésion sociale. Mais si la bourgeoisie s'est finalement ralliée au fascisme dans les années trente, c'est en raison de sa peur de la révolution sociale et du

communisme. Sans le soutien des hauts fonctionnaires et de l'« État profond », on voit mal en outre comment le fascisme, même sous une forme renouvelée, pourrait accéder au pouvoir. Voilà qui donne du crédit à la thèse de l'historien Robert O. Paxton déjà évoquée, le fascisme comme mesures exceptionnelles prises par une bourgeoisie effrayée. Nous sommes en fait dans un entre-deux où tout peut basculer d'un côté comme d'un autre et ce sera à qui réussira à organiser la colère ou les peurs collectives.

Maurizio Lazzarato insiste sur un point essentiel – l'oubli de l'importance de la stratégie dans la politique. Les partis et syndicats de gauche n'ont jamais vraiment été révolutionnaires, c'est à peine s'ils en ont donné l'illusion. Ils ont seulement cherché à négocier le meilleur compromis possible en tenant un discours révolutionnaire. Dit autrement, c'est le spectre de la révolution qui a permis aux classes populaires de défendre leurs intérêts face au capital en recourant à la médiation de l'État. Mais la mondialisation du capital a rendu inopérante cette forme d'intervention politique. Soit dit en passant, c'est à partir de cette position intenable, la nostalgie d'une souveraineté nationale perdue, que les populistes de gauche cherchent à reconquérir de manière illusoire les classes populaires. Ce même spectre révolutionnaire, c'est-à-dire la conflictualité politique et la lutte des classes en particulier, a aussi permis à l'État de se légitimer, la lutte des classes et le risque de scission permettant à la fin de donner un nouveau contenu au pacte social, facilitant ainsi l'intégration de la classe ouvrière au jeu politique. Le capitalisme néolibéral étant dans le pur affrontement, c'est précisément ce modèle qui ne fonctionne plus aujourd'hui. Et comme les syndicats n'ont pas compris ou ne veulent pas voir que la guerre a remplacé le compromis, ils sont eux-mêmes menacés dans leur légitimité, incapables en tout cas d'organiser une volonté collective de combat face à l'offensive néolibérale.

Maurizio Lazzarato fait une distinction intéressante entre la révolution et le devenir

révolutionnaire. Tandis que la première peut échouer, le deuxième, comme promesse d'un passé non advenu, dure bien après l'événement révolutionnaire. Les ricochets de rages, d'agitations et de bondissements, les insurrections prêtes à tonner, la mémoire les poursuit toujours de son ouragan.

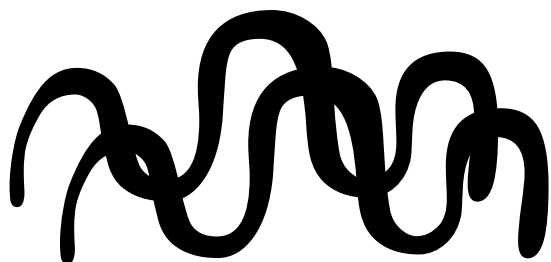
Pourtant, la rupture néolibérale semble si puissante que renouer avec les temps héroïques où se libérer signifiait faire dégringoler les entraves des chaînes et des frontières nécessite un patient travail de renouvellement de l'imaginaire révolutionnaire. Sans doute Lazzarato a-t-il raison de penser que cela passera par la mise en confrontation des pratiques émancipatrices avec l'idée de révolution sociale. Mais c'est sur cette question que bute la gauche radicale et c'est aussi ce qui transparaît à la lecture d'Ugo Palheta. La pulvérisation de la classe ouvrière, comme force et comme sujet politique, et le développement des luttes spécifiques (contre le sexisme et le racisme notamment) la conduisent à adopter sans nuance la politique identitaire. Mais elle s'interroge peu sur sa valeur réellement émancipatrice. Car si l'identité est un point d'ancrage pour la résistance à l'oppression, elle n'en reste pas moins liée au principe de répétition. C'est pourquoi elle fait toujours courir le risque de reproduire les séparations sociales qui rendent impossibles toute critique unitaire du capitalisme et, par conséquent, la constitution d'un mouvement suffisamment puissant pour relever le défi

de la guerre menée par le capital. À propos des théoriciens postcoloniaux, M. Lazzarato souligne un renversement de perspective par rapport aux anticolonialistes du 20^e siècle. Alors que ces derniers cherchaient à affirmer une subjectivité révolutionnaire, les premiers prennent la posture de dominés enfermés dans la domination. Or, si la révolution est d'abord destruction, elle est aussi abolition des identités figées et des assignations identitaires. Si elle est l'avènement de formes de vie nouvelles, elle ne peut que détruire les identifications sociales capitalistes et donner lieu à des phénomènes de désaffiliation propices à des inventions sociales et politiques originales.

Comme l'écrit si bien Miguel Abensour, le retournement utopique, l'investissement d'un autre rapport au monde, incite à la pratique d'un désordre fraternel fait de passage, d'écart absolu et de grand saut dans l'inconnu⁵. Sortir du capitalisme, c'est aussi s'échapper des identités où il nous retient. ■

AMAREDINE MUDEJAR □

5 – ABENSOUR Miguel, « La conversion utopique : L'utopie et l'éveil », in *L'Homme est un animal utopique*, Sens & Tonka, 2013.



PETER RAMBAUSECK ET L'HISTOIRE DE LA GAUCHE RADICALE EN ALLEMAGNE DES ANNÉES 1960-2010.

CE TEXTE, signé collectivement, est paru dans le numéro 5 de la revue *Kosmoprolet* (2018)¹. Cette revue est en partie éditée par le collectif Berlinois *Les ami-e-s de la société sans classes* qui, depuis 2003, développe un travail de discussion et de publication de textes ; ce collectif s'inscrit dans les courants inspirés de l'héritage de la gauche radicale et antiautoritaire allemande.

Ce texte se veut un hommage à notre ami et camarade Peter Rambauck, décédé le 26 juillet 2016 à l'âge de 82 ans. En tant que soixante-huitard resté fidèle à ses convictions radicales, Peter nous a transmis ses expériences, à nous qui venions après lui. Par la précision de ses analyses, il nous a permis de partager le souffle qui a caractérisé ce dernier soulèvement révolutionnaire au niveau mondial. Toutes les énergies de la révolte antiautoritaire sont restées vivantes chez lui jusqu'à ses derniers moments, y compris dans le plaisir de contredire, dans le refus inconditionnel de tout le vieux fatras. Mais, parfois, il prenait consciemment une attitude infantile et têtue que ni les dénonciations des renégats, ni les compromis rouges-verts ne réussissaient à étouffer. Comment peut-on, en tant

1 – Revue antiautoritaire-communiste publiée dans les pays germanophones depuis 2007. Toutes les éditions (y compris des traductions) sont disponibles sur le site <https://kosmoprolet.org/>

qu'antiautoritaire, rester tout au long d'une vie inconditionnellement fidèle à ses convictions ? Et comment pouvons-nous honorer nos morts ? « Nous », qui ne disposons ni de mausolées, ni de monuments aux morts ni de bréviaire pour rendre hommage ; « nous », qui ne disposons ni d'un parti, ni d'un catéchisme qui stérilise l'élan révolutionnaire, l'embaume et le perpétue pour des siècles à venir. Si l'on prend Peter comme exemple, ce qu'il aurait refusé d'être, ce serait comme rester fidèle à une cause sans s'enfermer dans le cercueil en verre du dogmatisme, tâche presque impossible à résoudre.

La vie de Peter Rambauck qui reflète presque un siècle d'histoire de la gauche radicale en Allemagne, y compris dans ses moments magnifiques et ses catastrophes, nous permet finalement aujourd'hui de poursuivre le chemin. Peter a grandi dans un milieu prolétaire communiste. Son père, Hans Janocha, était peintre en bâtiment et, selon Peter, « il avait appris le métier dans une petite ville où il y avait plus de châtiments que de nourriture ». À l'époque de la république de Weimar, Hans Janocha était connu à Berlin comme un « voyou du KPD² » ; il était membre de l'Union des combattants du Front rouge, organisation qui s'affrontait méthodiquement et passionnément aux nazis. Après la prise du pouvoir par ces derniers, Hans fut parmi les premiers communistes internés par les

2 – Parti communiste allemand.

sections d'assaut nazi (SA) dans un camp de concentration improvisé où il subit d'innombrables sévices. Peu après la naissance de Peter en 1934, il émigra à Prague puis s'incorpora à la « colonne Thälmann » des brigades internationales pendant la guerre civile espagnole. En août 1938, il fut tué au cours de la bataille de l'Ebre. Charlotte Rambauck, la mère de Peter, sténodactylo de métier, était également membre active du KPD. Avant de partir se former à l'école Lénine de Moscou, afin d'intégrer comme fonctionnaire le service secret du parti et de poursuivre la lutte antifasciste, elle plaça son fils d'à peine un an chez une mère nourricière. Peter ne la reverra plus jamais, elle non plus.

À partir de 1941, commencèrent pour Peter les longues et pénibles années au cours desquelles les enfants des grandes villes furent évacués vers les campagnes. Une véritable odyssée, où il fut trimbalé de foyers nationaux-socialistes de Thuringe en Prusse orientale, de Poméranie au Danemark et en Tchécoslovaquie. Le but de ces institutions consistait à mettre au pas et à briser les enfants. Les gamins devaient porter des uniformes ; si l'ordre ne régnait pas dans leurs dortoirs, ils étaient soumis à des châtiments corporels. Ceux qui mouillaient leur lit à cause de cette ambiance de terreur étaient obligés d'exposer leurs draps souillés dans la cour.

Du fait de cet excès de violence permanente, de ces abandons et transferts répétés, la perte définitive de ses parents représenta pour Peter une blessure qui le rongea toute sa vie durant. C'est de là que probablement réside l'origine de sa révolte constante contre l'autoritarisme et sa sensibilité. Au moment de l'effondrement de l'État national-socialiste, dans les dernières semaines de la guerre, les enfants devaient se débrouiller en voyageant sur les toits et les marchepieds des trains sous les bombardements alliés, en traversant les bois et les champs ainsi que les villes en ruine. Solitaire, de Bavière jusqu'à Berlin, c'est probablement alors que Peter acquit la conviction que même le plus misérable devait se battre seul pour son propre sort.

Dans l'après-guerre, en Allemagne de l'Est (RDA), pris en charge par des anciens combattants de la guerre d'Espagne, Peter suivit une formation de mécanicien et essaya de suivre les pas de son père, ce héros inconnu. À cause en partie de « l'angoisse de devoir vivre seul », comme il le formula un jour, il s'engagea dans la « police populaire militarisée »³, situation qu'il ressentit bien vite comme une prison. Il appréhenda l'État du socialisme réel de la RDA comme paralysant et étouffant, ce qui ne l'empêcha pas d'apprécier le fait d'avoir été soutenu, malgré ou plutôt à cause de ses origines prolétariennes, dans sa formation scolaire et même universitaire. Il vécut mal l'encasernement généralisé de la société et perçut ses institutions répressives comme une continuité historique de certains aspects du national-socialisme. Le cercueil de verre où étaient conservées les histoires des héros révéla des fissures. C'est alors que se concrétisa en son for intérieur la certitude que le but de l'émancipation devait lui apporter, à lui aussi, quelque chose, que c'était aussi son destin personnel qui était en jeu.

Peu après la construction du mur de Berlin en 1961, à l'aide d'un passeport d'un soldat américain falsifié, Peter Rambauck fuit l'Allemagne de l'Est en direction de Berlin-Ouest où il commença des études en sciences politiques afin de « comprendre et maîtriser le passé » comme il disait. Il rejoint le SDS⁴, plus précisément le groupe « Anschlag » autour de Rudi Dutschke, Bernd Rabehl et Dieter Kunzelmann. Là, Peter découvrit une organisation qui proposait de combattre l'aliéna-

3 – Structure paramilitaire ayant précédé la formation de l'« armée populaire » de la RDA.

4 – « Sozialistischer Deutscher Studentenbund », à l'origine, le SDS était l'association étudiante du SPD. Il fut exclu par le parti en 1961 pour orientation gauchiste. À partir du milieu des années 60, elle regroupe des tendances diverses, allant des positions situationnistes aux influences du socialisme de gauche et de l'École de Francfort, à des orientations anti-impérialistes. Le SDS devint l'un des centres organisationnels et théoriques de la révolte de 68, avant de se dissoudre en 1970 en raison de désaccords dans son sein.

tion de l'existence par la lutte sociale. Peu avant d'entreprendre des études en sciences politiques, il essaya brièvement de suivre des études de médecine. Mais, en tant qu'enfant d'ouvrier de Berlin-Est, il se sentit perdu au milieu d'une grande majorité d'enfants de la bourgeoisie. De même, à l'intérieur du SDS, lui, le prolo, ne semblait pas trouver sa place. Sauf que là, au contraire de ce qui s'était produit avec les étudiants de médecine, il n'accepta pas que le jargon « à la Adorno » et les combats de petits chefs le renvoient au rôle que la société bourgeoise avait prévu pour les personnes de son origine. Dans une interview, il décrit ce processus d'acquisition de connaissances et d'attitudes comme le moment fondateur de sa libération : « C'est à partir de ce moment-là, parce que je prenais de plus en plus confiance en moi, que j'osais davantage : je posais des questions sans avoir la crainte d'être considéré comme l'ignorant de service ». Le mouvement des années 60, avec les espoirs qu'il charria, devint pour Peter un pôle de références et imprégna son comportement jusqu'à son dernier jour. Tout en maintenant sa liberté d'esprit, nous avons toujours l'impression de nous trouver face à un trentenaire de 1968, que ce soit par le geste qu'il faisait en ouvrant d'un seul coup une bouteille de bière ou la façon dont il fumait un joint. C'était la même chose quand, ne percevant pas le sens de certains sujets de discussion, il prenait un ton rude et désapprobateur, qui rappelait les réunions des mâles du SDS. Peter avait trouvé dans l'élan antiautoritaire, en tant que mouvement d'émancipation universaliste, ce pour quoi il valait la peine de s'accrocher de façon fondamentale. Cette dimension universaliste avait pour lui une telle importance que cela l'amena à ignorer, voire à réprover certains courants tels que le mouvement féministe.

Lorsqu'à l'intérieur du SDS commença à s'imposer la conviction selon laquelle les ouvriers avaient un rôle à jouer dans une révolution communiste, la voix « authentique » du camarade « Ramba » prit du poids ; mais il se refusa fermement à être instrumentalisé car il était conscient du fait que la condition

prolétarienne ne devait pas être idéalisée. L'idolâtrie croissante envers la classe ouvrière parmi les enfants de la bourgeoisie, l'utilisation soudaine d'un langage soi-disant proche des masses pour être bien compris, Peter considérait tout cela comme un mélange de masochisme et d'arrogance. Dès le début, cela l'amena à un rejet systématique des innombrables groupes « communistes » de « religion » stalinienne qui se formèrent. Opposition qu'il exprima lors de la réunion fondatrice du parti maoïste KPD/AO⁵ par une attaque à la farine contre Christian Semmler, son président fraîchement élu.

Même si Peter partageait avec la RAF (« Fraction armée rouge »), avec le *Mouvement du 2 juin* et avec d'autres groupes militants où il avait des amis, la conception selon laquelle la lutte pour une société meilleure était une affaire d'engagement absolu, il considérait néanmoins que leur stratégie était prétentieuse. Car celle-ci consistait à allumer de façon volontariste la mèche de l'antagonisme de classes. Peter préférait, lui, une « propagande indirecte par l'action », comme il le formula postérieurement. Dans le groupe de base de « Wedding », quartier prolétaire de Berlin où se trouvaient des ouvriers de Telefunken et d'AEG, on se devait d'essayer de nouveaux types de rapports sociaux préfigurant une société libérée. C'est dans ce but que les camarades créèrent un local de réunion ouvert à tous, avec une bibliothèque, où ils affirmèrent, sans se cacher, leurs objectifs. Ce lieu devint, en effet, un centre d'attraction pour de jeunes ouvriers qui sentaient, malgré toutes les campagnes médiatiques, que les buts affichés les concernaient tout autant.

5 – KPD/AO : « Kommunistische Partei Deutschlands/Aufbauorganisation », parti maoïste qui a vu le jour après le déclin du mouvement de 1968. Son objectif était de surmonter « l'échec de la révolte antiautoritaire » avec un parti véritablement discipliné et prolétarien sur le modèle du KPD de la République de Weimar. Il était majoritairement composé d'anciens étudiants.

La popularité de Peter dans ce mouvement et son activisme dans le milieu spontané éveillérent à partir de 1970 la curiosité de la police politique est-allemande (Stasi)⁶. À travers Peter, celle-ci essaya d'obtenir des informations sur le milieu de la gauche radicale de Berlin-Ouest. La Stasi le considérait comme faisant partie du noyau dirigeant des antiautoritaires, c'est à dire de ceux qui critiquaient toute forme de direction. Pour preuve, le dossier de 140 pages constitué à son nom par la Stasi. La méthode utilisée pour tenter de recruter Peter est exemplaire de la pratique ignoble et manipulatrice du « fascisme rouge » (formule d'Otto Rühle⁷). Elle confirma toute l'aversion de Peter pour ces méthodes. La Stasi avait identifié dans le drame de son enfance perdue son talon d'Achille ; elle avait retrouvé un ancien combattant de la guerre d'Espagne qui avait représenté pour Peter un père de substitution. Ce dernier devait prendre contact avec Peter, sous prétexte de motifs personnels, et devait mesurer son sentiment de culpabilité envers la RDA, compte-tenu du destin de son père et du fait que Peter avait fui le pays. Culpabilité dont il pourrait se libérer. Le fonctionnaire de la Stasi qui rédigea le rapport résuma laconiquement le résultat de cette tentative : « *Le contact "espagnol" et sa femme furent accueillis chaleureusement par le sujet "Rotgardist" [nom de code donné par la Stasi à Peter]. Ce dernier fut très ému de les revoir.* » Quatre ans durant, la Stasi tenta de faire parler « Rotgardist » sur



Portrait de Peter Rambauseck, crayon, auteur inconnu, vers 1990.

son milieu politique en manipulant son traumatisme d'enfance. Mais Peter confirma tous les préjugés qu'un fonctionnaire stalinien pouvait avoir vis-à-vis d'un vaurien ou d'un anarchiste. Il esquiva les questions précises et répondait de façon vague ; il ne venait pas aux rendez-vous, soi-disant par négligence. « Une fois sa mentalité bien cernée », la Stasi, frustrée, mit fin en 1974 à cette tentative de recrutement menée avec beaucoup de moyens.

Ce fut cette même « mentalité » qui incita Peter à participer activement à Berlin-Ouest à l'organisation d'un congrès sur Cronstadt en 1971, à prendre part aux actions autour de l'immeuble occupé « Georg von Rauch »⁸ ainsi qu'à la publication de la revue *la révolution sociale n'est pas une affaire de parti* (1971-72), qui précéda par ses positions politiques la revue *Kosmoprolet*⁹. Au-delà de son intérêt pour

la dissidence communiste et en particulier pour le communisme de conseils, Peter portait une attention particulière à la pédagogie émancipatrice, en s'inspirant des théories de Marcuse sur les groupes marginaux et des idées exposées par Ulrike Meinhof dans *Bambule*¹⁰ ainsi que des expériences de sa propre enfance. Ceci l'amena à confronter

8 – L'immeuble Georg von Rauch fait partie de l'ancien hôpital Bethanien de Kreuzberg à Berlin, qui a été occupé en 1971 et qui est depuis lors une maison autonome – maintenant légalisée – pour jeunes sans-abri. Georg von Rauch était un militant anarchiste qui a été abattu par la police en 1971.

9 – Cf. note 1.

10 – Téléfilm de 1970, dont Ulrike Meinhof a écrit le scénario. Le film décrit les méthodes autoritaires de l'éducation en foyer et montre une révolte des résidents. Après son interdiction de diffusion à la télévision, le scénario est paru en 1971 sous forme de livre : Ulrike Meinhof, *Bambule. Fürsorge – Sorge für wen ?*, Berlin 1971.

les conclusions théoriques à l'épreuve de la pratique. Ainsi, participa-t-il activement pendant des années à la *Werkschule*¹¹ où des adultes cohabitaient avec des adolescents ayant fui les institutions pour enfants, en tant que partenaires égaux, dans le but de réaliser un processus d'apprentissage et de travail qui permette de sortir la tête de la boue d'une existence médiocre.

À 70 ans passés, Peter rejoignit le collectif de la revue *Kosmoprolet*. Il participait à des débats, animait des conférences, tel qu'il l'avait fait des décennies auparavant. Il nous invitait à des discussions dans sa petite maison d'été qu'il avait aidé à restaurer, dans la province de Mecklenburg-Vorpommern. Dans son appartement de Wedding, situé au rez-de-chaussée, il nous régala avec des tartes qu'il faisait lui-même et hébergeait des camarades étrangers de passage. Par la chaleur de ces relations, on ressentait toujours un germe d'espoir, celui de pouvoir revivre dans toute leur dimension les rapports humains qui avaient surgi durant la révolte anti-autoritaire des années 60. Peter souffrit de leur disparition durant la triste période des années 1990 et 2000. Dans les conversations autour d'un verre, il mentionnait souvent le vide laissé dans son être par des parents qu'il n'avait jamais connus et le choc amer provoqué par une découverte faite après la chute du mur. Contrairement à ce qu'il croyait, sa mère n'avait pas été assassinée par la Gestapo mais avait été exclue du KPD pour déviation trotskiste et avait vécu jusqu'à sa mort, au début des années 90, en Allemagne de l'Ouest.

11 – École d'apprentissage pratiquant des méthodes antiautoritaires et fondée sur des expériences danoises.

À l'hôpital, au cours des longs mois de souffrance qui précédèrent sa mort, des copains lui avaient offert le livre d'Ulrike Heider, *Vögel ist schön. Die Sexrevolte von 68 und was von ihr bleibt* [Il est bon de baiser. La révolte sexuelle de 68 et ce qu'il en reste]¹². Peter le lut avec grand plaisir. Il prenait probablement encore plus de plaisir à le mettre bien en évidence sur sa table de chevet car cela provoquait l'irritation du personnel soignant qui avait en moyenne 40 ans de moins que lui. Ce qui prouve finalement que 68, et surtout les aspects qui concernaient directement Peter, n'étaient ni une révolte de jeunesse ni un conflit de générations mais plutôt un projet de vie global qui s'alimentait de la ferveur des besoins existentiels. Peter était le compagnon de ceux qui souffraient ; il prenait la condition des faibles et des mutilés comme point de départ de ses réflexions sur la société. D'après cette perspective, la révolution serait – en paraphrasant Kafka – la hache pour l'océan de glace qui est en nous, et dans un sens politique, la hache pour fissurer le cercueil de verre. ■

LES AMI-E-S DE LA SOCIÉTÉ SANS CLASSES □

Traduit de l'allemand par Gisela Richter et Marc Geoffroy

12 – Ulrike Heider, *Vögel ist schön. Die Sexrevolte von 1968 und was von ihr bleibt*, Berlin 2014.

DES DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ALIÉNATION

E NOVEMBRE 2018, aux Pays-Bas, un certain Émile Ratelband, qui fait profession d'« expert en positivité », de « coach personnel spécialisé dans le développement de la conscience de soi » et n'hésite pas à se proclamer « jeune dieu », adresse une requête auprès du tribunal d'Arnhem afin de se voir rajeuni de vingt ans sur son passeport, et qu'en conséquence son âge légal soit ramené de 69 à 49 ans.

Si la première réaction à la lecture d'une telle nouvelle est d'y reconnaître la fantaisie d'un imbécile, on aurait tort d'en rester là. Il convient plutôt de considérer une telle démarche comme le symptôme d'une tendance profonde de la psyché contemporaine, consistant à effacer toute expérience de vie substantielle, à se présenter comme vierge des années passées dont l'accumulation est postulée comme signe inéluctable de déclin. Le crétin précité se sent humilié d'être à la retraite et de percevoir le revenu minimum accordé à tout Néerlandais de plus de 65 ans ; il veut à tout prix rester présent sur le marché du travail, c'est-à-dire poursuivre sa vie d'esclave, fût-il bien payé. Il ne craint pas de déclarer : « *Je me sens jeune, je suis affûté (sic), et je veux que ceci soit reconnu légalement, car je me sens abusé, lésé, et discriminé par mon âge.* » Il s'imagine qu'en affichant vingt ans de moins sur son passeport, il séduira davantage les femmes. Il les méprise donc assez pour les supposer plus attirées par les marques d'identité d'un individu que par le charme qui émane de lui, quelles que soient ses coordonnées temporelles et professionnelles. L'esprit de lourdeur et le manque absolu d'humour que dénote une telle mise en scène de soi ne sauraient manquer d'éteindre gravement les capacités de séduction du « jeune dieu » qui s'en trouve affecté...

.....
*HORMIS DANS LE CADRE D'UN
CHANGEMENT D'IDENTITÉ DÛ
À LA NÉCESSITÉ D'ÉCHAPPER
À L'INQUISITION POLICIÈRE,
MODIFIER SON ÂGE NE SE
PEUT DONC CONCEVOIR QUE
SOUS LA FORME D'UN JEU.*
.....

235 ans, ce qui n'a pas laissé de déconcerter mon interlocuteur. J'ajoutai, toujours pour poursuivre la plaisanterie, que je n'étais autre que le Comte de Saint-Germain, qui réapparaissait périodiquement depuis le XVIII^e siècle. Ce qui a suffi à dissiper le léger malaise qui commençait à s'établir.

Hormis dans le cadre d'un changement d'identité dû à la nécessité d'échapper à l'inquisition policière, modifier son âge ne se peut donc concevoir que sous la forme d'un jeu. Jeu qui n'eût pas manqué de se répandre aussi dans le cadre légal au prix de conséquences réjouissantes si les magistrats de la cour d'Arnhem, saisis d'une soudaine inspiration pataphysique, avaient accédé favorablement à la requête de Ratelband. Pour s'identifier pleinement à l'exercice de son métier, tel spécialiste de l'art pariétal aurait pu plaider pour qu'on ajoute quatre cents siècles à son état civil, et de même, tel maître du roman d'anticipation demander qu'on l'allège de quinze mille années et qu'on le dote d'un âge négatif. Car quelle raison solide opposer au sentiment d'être âgé de *moins* 15 000 ans ? On battrait ainsi à coup sûr tous les records de rajeunissement que le pauvre coach des polders, drapé dans sa pitoyable positivité, n'a jamais eu l'idée d'imaginer. ■

JOËL GAYRAUD □

À NOTER !

Joël Gayraud vient de publier
L'Homme sans horizon
aux éditions Libertalia.

Picasso surréaliste



ON PARLE énormément de Picasso ces temps derniers. Comme d'habitude. Quarante-six ans après sa disparition, il fait toujours l'actualité artistique. Quoi de neuf? Picasso, sans doute...

Les hommages qui lui sont rituellement rendus, pourtant, font toujours l'impasse sur ses rapports avec le surréalisme, tant il est vrai qu'aux yeux des spécialistes, un « génie » de cette envergure ne saurait avoir eu d'acointances qu'avec lui-même et les « maîtres » qu'il s'est officiellement choisis. Mais peut-être suis-je de mauvaise foi, n'ayant pas visité, en leur temps, les expositions consacrées, justement, à la mise en valeur des oeuvres majeures qui influencèrent objectivement son travail.

Toutefois, saisissons arbitrairement l'occasion pour rendre compte, avec quelques années de retard, de l'exposition *Picasso surreal*, organisée en juin 2005 par la Fondation Beyeler (Bâle), en collaboration avec le musée national Picasso, Paris, et surtout de l'ouvrage *Picasso surréaliste*¹ – toujours disponible –, publié en miroir de cette exposition afin d'en compléter le catalogue et présenter un premier grand bilan de la « période surréaliste » de l'artiste, principalement les années 1924-1936. En lisant, en regardant ce livre prodigieusement

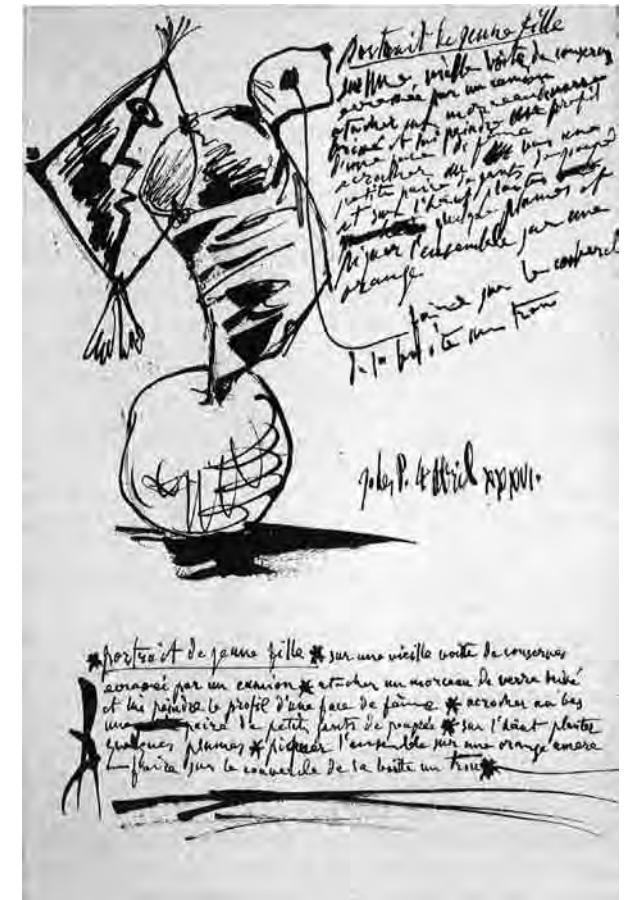
1 – Anne Baldassari (sous la direction de), *Picasso surréaliste*, Flammarion 2005.

riche – outre celle d'Anne Baldassari, les collaborations de Philippe Büttner, Marie-Laure Bernadac, Étienne-Alain Hubert et Jacqueline Chénieux-Gendron apportent un précieux éclairage sur les « séquences » qui ponctuèrent les relations Picasso/surréalisme, et ce dès le prologue « cubiste » de son œuvre –, on ne peut que constater combien ces années-là sont certainement les plus fécondes, les plus décisives de la trace que laissera le peintre dans l'histoire de la création, comme dans celle du surréalisme!

Le hasard, toujours à l'affût, s'est arrangé pour que soit publié, en même temps, une anthologie des poèmes écrits par Picasso à partir de 1935² – il est alors âgé de 54 ans –, et jusqu'en 1959. On verra combien cette aventure poétique va l'aider à débloquer la « crise » qu'il traverse alors, et quel rôle va jouer l'écriture dans la suite de son œuvre, sachant qu'il abandonne tout travail d'ordre pictural – lui qui vivait littéralement le pinceau à la main! – durant les dix mois qui font suite à l'apparition de ses premiers poèmes, tant le territoire qu'il est en train de s'approprier lui offre de possibilités nouvelles. On verra aussi comment il mettra à profit ces possibilités pour bouleverser une fois de plus sa palette, et donner libre cours à la « sauvagerie » qui gisait profondément en lui, au sens que donnait André Breton à ce concept dès la première phrase du *Surréalisme et la peinture* : « L'œil existe à l'état sauvage. » Mais d'abord, un brin d'histoire.

Il faut se rendre à l'évidence : chez Pablo Picasso, vont se succéder dans le temps trois « surréalistes » de nature différente. On considère généralement que la première apparition du mot *surréaliste* est due à Apollinaire qui qualifia sa pièce de théâtre *Les Mamelles de Tirésias* de « drame surréaliste », en juin 1917. Or, c'est à l'occasion de *Parade*, un mois plus tôt, et en référence à l'apport de Picasso à ce ballet, qu'Apollinaire pourra dire : « Cette tâche surréaliste que Picasso a accomplie en peinture, que

2 – Pablo Picasso, *Poèmes*, Le Cherche midi, 2005.



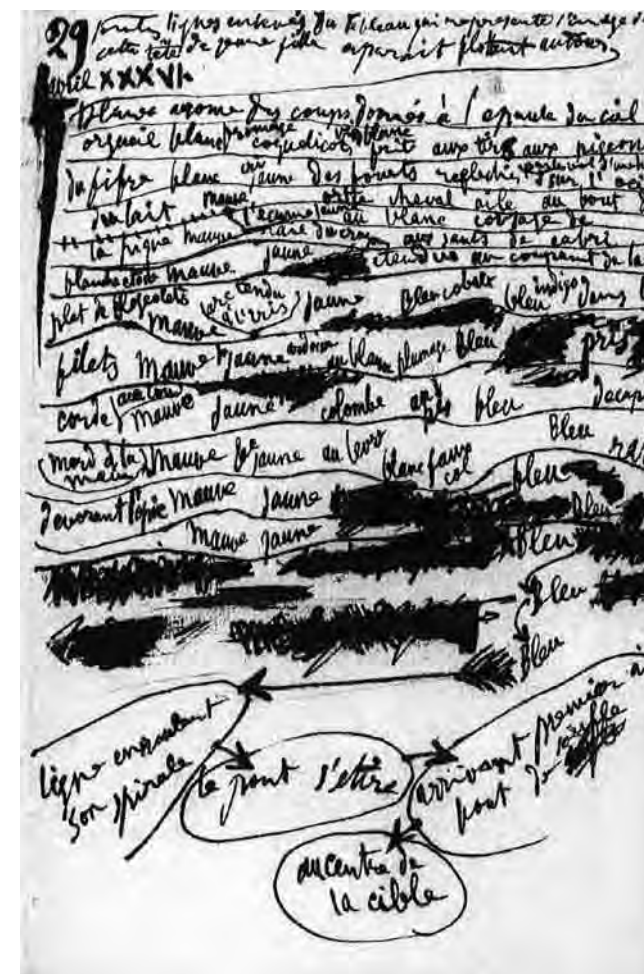
je m'efforce d'accomplir dans les lettres et dans les âmes, le jeune chorégraphe Massine l'accomplit dans l'art léger et jusqu'ici si convenu de la danse. » Il ajoutera ailleurs : « ...il est résulté dans Parade, une sorte de surréalisme où je vois le point de départ d'une série de manifestations de cet esprit nouveau qui [...] se promet de modifier de fond en comble les arts et les mœurs...³ ». Quelque chose de messianique circule dans ces propos qui préfigurent ce que sera plus tard le Mouvement Surréaliste, tel que défini et voulu par Breton dans le premier Manifeste de 1924. C'est donc à Apollinaire que Picasso doit sa première incarnation de créateur surréaliste avant la lettre, ce qu'il reconnaîtra encore vers la fin de sa vie dans ses conversations avec Roberto Otero : « Je crois que nous étions, d'une certaine manière, surréalistes avant l'heure. Parce que c'est Apollinaire qui inventa le mot et qu'il mourut en 1918... ». Insistons sur la formule « d'une certaine manière »...

Car le « mot » n'est pas la chose, et le surréalisme d'Apollinaire, bien que visionnaire, est historiquement assez éloigné du Mouvement qui va bouleverser toute la pensée moderne. Breton, cependant, a déjà pressenti que l'œuvre de Picasso aura d'étroits rapports avec ce que sera ce surréalisme qu'il n'a pas lui-même encore porté au jour, comme en témoignent ces lignes écrites en 1961, à l'occasion des 80 ans du peintre : « Je retrouve mes jeunes yeux quand j'évoque ma première rencontre avec l'œuvre de Picasso par le biais d'un numéro des Soirées de Paris, d'Apollinaire, qui offrait la reproduction [...] de cinq de ses récentes natures mortes (on était en 1913). Quatre d'entre elles consistaient en un assemblage de matériaux de caractère résiduel tels que planchettes, bobines, chutes de linoléum, ficelle, empruntés à la vie de tous les jours. Au choc provoqué par le jamais-vu succédait le sentiment d'un souverain équilibre de l'œuvre réalisée, promue – qu'on le veuille ou non – à la vie organique et justifiant par là de sa nécessité. » Dès lors, Breton épousera pas à pas le cheminement créateur de Picasso, lequel deviendra à ses yeux une sorte de surréaliste virtuel, d'autant plus virtuel que le Mouvement n'a pas encore formulé ses exigences ! On voudra bien pourtant considérer ceci comme la deuxième occurrence d'un Picasso surréaliste en devenir.

Et c'est encore une fois un ballet – *Mercury* –, en juin 1924, qui va créer la sensation. Breton et Aragon explosent littéralement d'enthousiasme devant ce spectacle, tout particulièrement en ce qui concerne le travail de Picasso, véritable « auteur » de l'ensemble, en dépit de la présence de Satie et de Massine. Car c'est lui, Picasso, qui, plaçant les danseurs dans l'univers bidimensionnel de la peinture, traitant les costumes comme des graphismes mouvants et « projetant le mythe dans la réalité ordinaire comme le vivant dans la peinture » (Anne Baldassari), crée « l'événement artistique le plus important de ces dernières années » (Breton à Jacques Doucet, 18 juin 1924). Nous sommes à la veille de la publication du *Manifeste du surréalisme* (octobre 1924), mais l'air du temps est déjà tout agité des vibrations qui accompagnent les idées qu'il va promouvoir. Picasso n'avait-il pas, de son côté, refusé de se laisser assimiler à une opération de théorisation du « cubisme », en taxant celui-ci « d'art de transition » qui « s'est maintenu dans les limites et les limitations de la peinture, sans jamais prétendre aller plus loin » ; ceci en 1923. Plus tard, il précisera : « Je pense que l'œuvre d'art est le produit de calculs souvent inconnus de l'auteur lui-même ; c'est un calcul antérieur à l'intelligence [...] Ou bien il faut supposer, comme disait Rimbaud, qu'en nous c'est l'autre qui calcule⁴. » Pour Picasso, l'inconscient

3 – Guillaume Apollinaire, « Programme de la saison russe », 1917.

4 – Dor de la Souchère, *Picasso à Antibes*, Paris, Hazan, 1960.



◆ PABLO PICASSO

doit donc œuvrer à distance afin que le signe se fasse réel. Or, ajouter la réalité du signe à la réalité de l'objet signifié, c'est atteindre à la *surréalité* qui les contient toutes deux.

LE PEINTRE, on le voit, n'a plus beaucoup de chemin à faire pour se rapprocher très concrètement du surréalisme lequel, ayant pris son élan dès 1919 avec *Les Champs magnétiques* et, après la parenthèse « Dada à Paris » (merci à Tristan Tzara, muni de sa boîte à outils scandaleux, bien utiles pour se substituer à un Jacques Vaché trop tôt disparu), va ouvrir, en cette année 1924, la plus infernale aventure collective de l'esprit des temps modernes, à laquelle nul ne pourra jamais mettre fin puisqu'on ne saurait tuer les idées !

Après avoir ouvert tout grand les portes du surréalisme à Picasso, Breton lui reconnaît, dans un même geste, la plus absolue liberté d'action, s'inclinant somptueusement devant son génie : « C'est à [de] multiples égards que nous le revendiquons hautement pour un des nôtres, alors même qu'il est impossible et qu'il serait du reste impudent de faire porter sur ses moyens la critique rigoureuse que, par ailleurs, nous nous proposons d'instituer [...] Je m'opposerai toujours à ce qu'une étiquette – fût-ce l'étiquette «surréaliste» – prête à l'activité de l'homme dont nous persistons à attendre le

plus un caractère absurdement restrictif », écrira-t-il en 1928⁵. Pourtant, l'œuvre de Picasso montre, dès 1925, « un développement plastique d'une si radicale nouveauté [...] que l'annexion par les surréalistes s'en fera comme par accord tacite » (Anne Baldassari). Rétrospectivement, Breton en conviendra volontiers, en 1961 : « Picasso s'est de lui-même tourné vers le surréalisme et, autant qu'il se pouvait, porté à sa rencontre. En témoignent une partie de sa production de 1923-24, nombre d'œuvres de 1928 à 1930, les constructions métalliques de 1933, les poèmes semi-automatiques de 1935 et jusqu'au Désir attrapé par la queue de 1943 ». Le « troisième » surréaliste est bien là, celui qui pèse le plus sur la trajectoire de l'artiste !

Avant de revenir à l'œuvre plastique, voyons ce qu'il en est du rapport de Picasso à l'écriture, puisque Breton nous y invite. La thèse selon laquelle ce sont doute, dépression et impuissance créatrice qui lui font interrompre son activité picturale en mai 1935, et ce pendant dix mois, me semble erronée. Dans cette « crise », je vois plutôt une sorte de « débordement » de l'inconscient, qui le pousse à dire par les mots ce qu'il ne parvient pas à dire par l'image. Il use d'ailleurs de ceux-ci comme autant de formes et de couleurs, loin de toute intention narrative ou descriptive, retrouvant le chemin de l'écriture automatique par l'accumulation forcenée des images poétiques, comme si le flot de son énergie créatrice pouvait enfin se déployer sans mesure, là où la peinture était provisoirement hors jeu. Mais c'est néanmoins en peintre qu'il pratique l'écriture, revenant sans cesse sur le premier jet, non pour le corriger ou l'améliorer – à la manière d'un vague littéraire –, tout au contraire pour ajouter, accumuler, bouleverser ce qui était au profit de ce qui sera. « Il en résulte des poèmes d'une écriture rhizomatique, aux multiples sentiers qui bifurquent », analyse très justement Androula Michaël dans son introduction au recueil ici chroniqué. Et d'ajouter : « Picasso fait du présent le temps triomphant de son écriture. L'instant présent, étendu pour contenir toutes les dimensions du temps, abolit le temps calendaire et devient éternel ».

Comme il se doit, le temps poétique est aussi celui des rencontres. C'est en novembre 1935, au beau milieu de cette effervescence créatrice, que Picasso va être présenté à Dora Maar par Paul Eluard. La photographe, qui participe aux activités du groupe surréaliste, sera très vite la nouvelle compagne du peintre, le « mariage » de l'écriture et de l'amour allant déchaîner chez Picasso une extraordinaire violence picturale – cette « sauvagerie » dont j'ai parlé plus haut –, qui aboutira au cri de *Guernica*, en 1937, cette toile constituant peut-être pour lui à la fois l'acmé de son rapport au surréalisme et, sans doute, ce qui deviendra plus tard un point de rupture, compte tenu de l'engagement politique auprès des stalinien qui s'ensuivra au fil des ans, ce que Breton ne pourra jamais vraiment pardonner, en dépit des élans du cœur. On comprendra que j'ai, ici, très légèrement accéléré le cours de l'Histoire !

Il nous reste à évoquer le rôle du sacré et celui du mythe dans la peinture de Picasso, rôle qui va constituer une sorte de passerelle allant de Breton (plus les surréalistes) à Bataille (plus ceux qu'il a regroupés autour de la revue *Documents*) au cours des années 30. « Breton, Bataille, Picasso : entre eux circule une interrogation commune. C'est la présence d'un sacré à l'affût duquel les uns comme les autres se sont placés », écrit Jacqueline Chénieux-Gendron dans sa collaboration. La réappropriation du sacré – par dérision des thématiques religieuses – et la quête du mythique – par la recherche de mythes nouveaux issus de la réalité quotidienne, elle-même transcendée par une

5 – André Breton, *Le Surréalisme et la peinture*, Gallimard, 1965.

certaine position de l'esprit –, vont irriguer les rapports créatifs entre les acteurs de cette lutte dialectique intense.

Un tableau de Picasso va incarner idéalement la rencontre du sacré et du mythique : c'est la grande *Crucifixion* du 7 février 1930, où l'on retrouve tous les codes picturaux de la thématique – les soldats jouant aux dés, l'échelle, la haine des uns, les larmes des autres, la figure du crucifié (comme « absente », cependant) –, mais à laquelle le peintre a ajouté un énorme fétiche océanien qui bouscule tout l'espace de la représentation et, élément capital rarement souligné, à la gauche du tableau, une sorte de *picador* donnant le coup de lance à Jésus. Car Picasso a traité la scène finale de la Passion comme une séquence taumachique, ce qui fait qu'après *La Passion considérée comme course de côte* d'Alfred Jarry, voici *La Passion considérée comme course de taureaux* par le peintre espagnol ! Poussant plus loin la dérision – et la réappropriation –, Picasso donne même à son picador quelque chose du Quichotte, à cheval sur Rossinante, portant l'attaque contre une nouvelle *chimère*, en l'occurrence un Christ/moulin à vent !

Or, dans le catalogue de l'Exposition internationale du surréalisme (*First Papers of Surrealism*, New-York 1942), André Breton va proposer un cahier constitué uniquement d'images de toute nature et de citations, intitulé *De la survivance de certains mythes et de quelques autres mythes en croissance ou en formation*, dans lequel on retrouve, à la rubrique « Le Graal », une reproduction de la grande *Crucifixion* modifiée par Breton de la manière suivante : en lieu et place du fétiche océanien, écrasant de volume et de majesté, apparaît une lame de tarot, l'as de coupe, qui symbolise le travail de l'homme sur lui-même, et renvoie donc à l'immanence. La lutte pour le retour d'un « sacré » à visage humain, à travers les mythes sur lesquels il doit s'appuyer, s'exprime ici avec force, autour du tableau de Picasso.

Ainsi, durant les années 1924-1936, ses *années surréalistes*, Picasso va-t-il s'acharner à subvertir la peinture, « à réduire ce qui reste en elle de conventions, d'interdits, d'impensés » (Anne Baldassari). Ses thèmes récurrents, qui porteront sur l'étreinte, le baiser, les viols, les meurtres, les corridas, et l'accouplement sauvage du réel avec sa représentation, lui feront affirmer un jour qu'« il n'y a pas de différence entre l'art et l'érotisme », l'un comme l'autre procédant d'abord de l'imagination. Amen. ■

Les extraits
des manuscrits
de Pablo Picasso
qui illustrent
ce texte pro-
viennent du livre
Picasso Poème (© DR).



ALAIN JOUBERT □

À NOTER !

En avril 2020, Alain Joubert publiera, aux éditions Ab irato, *L'Autre côté des nuages*, avec des dessins de Georges-Henri Morin ; et aux éditions Maurice Nadeau, *La Boite noire*, recueil de ses chroniques de 2002 à 2004, consacrées aux romans noirs et publiées dans la *Quinzaine littéraire* (la vraie).





EVE MAIROT, DESSIN, 2019 ♦

12 P

O

E

M

E

S

Ici dans le décor
Que dressent les hommes
Imbus d'eux-mêmes

La pierre est sèche
L'arbre fait silence

Il n'est rien qui nous rappelle
Le temps où nous entendions

Le feulement des coccinelles
L'aboïement des papillons.



Les dernières provisions
Les routes sans chapeau :

Il ne se passera rien
Disait-on tout en dépliant

Le plan des poumons
La carte millimétrée des
bras et jambes

Mais on avait oublié
Qu'en boule pelotonné
Attendait patient le chant
du coq

Et l'on ne savait pas qu'il
y avait

Un puits dans la gorge
De la demeure abandonnée.



On approche du jour

Il y a un seau de sang sous le pis ;

La gueule des bêtes
faite pour y cacher les dents
– Et cette salive pour infuser
leurs canines, sachets rouges ;

Comme un silo
Leurs pattes s’emplissent
d’on ne sait quoi qui sent la boue ;

Les bêtes quand le soleil les
gifle

Milliards d’économies
planquées dans le coffre-fort
de vertèbres qu’on ne
soupçonne même pas ;

Les guerres mondiales pour
une brindille

La succion atomique d’une
mouche dans un cadavre
d’oiseau
dont les plumes

sont en colloque chez le
corbeau nécrophage,
Le corbeau philosophe.



un jour qu’entre terre et mer le soleil
ne semblait avoir rien d’autre à faire
que bouillir dans le casque d’un soldat,

et comme d’autre part on brossait un
chien qui venait de manger une cuisse
rose

et qu’il y avait un rire de petit vieux
dans la gorge enflée de son maître :

on vit la cambrure du dos des anges,
on sut qu’eux aussi pleuraient de rage.



Il est venu avec un sang qui, dans ses veines, semblait moins
le sang d’un homme qu’un liquide qui eût sa propre conscience
et qui, choisissant d’irriguer des organes humains, en eût ac-
quis d’abord une certaine fierté, avant d’en rabattre quelque
peu, pour finir par tourner en rond, déçu et perplexe.

Le toubib lui a découvert une maladie bizarre.

L’homme a fait mine d’écouter – puis il s’est levé, et, sans
rien dire, a repris son manteau, qu’il a posé sur son bras. Le
toubib n’a pas insisté

Qu’est-il devenu – les uns pensent qu’il a tordu ses mains,
pour les jeter au loin, et que celles-ci pendent quelque part,
à un arbre quelconque. Les autres pensent, ou savent, qu’il
est encore parmi nous, mais qu’il a vieilli d’un coup, et que le
reconnaître et lui parler ne servirait à rien, sinon à lui creuser
encore davantage les traits du visage, et blanchir définitivement
ses longs sourcils.



Dans une barque, au gré du courant de l’Ourc, un visiteur.

Barque en bois qui s’égraille : on dit, dans ce pays, d’un
bois qui se couvre peu à peu de petites écailles vertes, qu’il
« s’égraille ».

Le visiteur a coiffé sa tête d’un chapeau de feutre gris.

Il est debout dans la barque.

On est encore assez tôt le matin. Là-bas, au fond de l’enton-
noir de la vallée s’étagent des nuages, comme si chacun avait
disposé du droit exclusif d’occuper telle altitude.

Les gens d’Ourc sont connus pour avoir dédié leurs mains au
jardinage : comme il y a des fosses pour les orchestres, il y a des
vallées pour les jardins. Ici on a le doigt musical.

La barque, comme mue par magie, tourne légèrement – pour
accoster à la rive.

Quelqu’un attrape la chaîne, la tire ; puis tend la main.

Le visiteur ôte son chapeau, on peut voir alors qu’il est
presque chauve. Enfin il dit : « merci ».

Il marche d'un pas lent vers la mairie. Il a dans sa sacoche un projet d'aménagement de la vallée d'Ourc – en commençant par ce barrage qui engloutira les maisons de tous ceux qui, ici, lui donnent, amènes, le bonjour.



La fonte accélérée des glaciers fait se redresser quantité de cadavres tombés il y a des lustres la tête la première dans le gouffre bleu-blanc.

Levés, relevés – ces épis dont la peau éclate quand elle retrouve l'air, sont d'émouvants témoignages d'une vie qui, arrêtée à l'heure dite, semble pourtant avoir, d'une certaine façon, continué, mais accordée à un autre rythme. Et c'est pourquoi ces corps gelés doivent subir pour ainsi dire une seconde mort : cette fois la vie ne peut plus faire semblant de se trouver, comme elle avait peut-être fini par le croire elle-même, dans un vaisseau spatial, aux parois raides et râpeuses, où le temps s'étire, infini ; mais puisque le vaisseau est détruit, que l'atterrissage a fait se fissurer la peau et fondre, en flaques brunes, les organes, elle ne peut qu'abdiquer, reconnaître que ces corps doivent être rendus à la mort, que c'est elle, bien sûr, la légitime propriétaire de ceux-là qui ont mis si longtemps à descendre de cette montagne dont ils furent, doit-on croire, les orgueilleux soupirants.



Les poux radioactifs sucent le sang de tout le pays d'Ys.

Lvani est le gardien qui, pour une poignée de raks, la monnaie locale, fait visiter le pays.

Ces temps-ci, il tousse un peu trop. Malade de toute évidence ; mais forcé de continuer. Il a deux enfants en bas âge, et sa femme est paralysée du bassin, pour avoir voulu donner naissance à un troisième enfant, un « monstre » de trente kilos ; mort-né bien sûr. Mais Lvani a su monnayer le cadavre, qui est devenu pour les savants une vraie mine, d'apparence inépuisable : on y extrait des sacs de lymphe, de sang, d'urine, tous passés au crible de microscopes électroniques. Les résultats sont classés secret-défense.

Les visiteurs suivent Lvani, qui ordonne à l'un de cesser de renifler, à l'autre de ne plus toucher aux statues du musée abandonné : tous obéissent, comme à un mage.

Puis le guide, qu'une quinte reprend, s'assied sur ses talons : il est impossible de s'asseoir sur ces bancs radioactifs, qui tous font s'affoler le compteur.

Les visiteurs se demandent s'ils en auront pour leur argent : jusqu'à présent, tout a l'air d'un journal déplié, à la page des sports.

Mais Lvani se relève, et, par un curieux réflexe, il sort de sa poche une photo du « monstre » ; un du groupe la voit, et demande : qui est-ce. Lvani alors, les dents serrées répond : « Un enfant d'ici ».



Marjorie est de belle mousse, elle dépouille à plein nez – ceci dit comme on parlait jadis, quand on avait liberté d'être une prune au cerisier. Les loustics qui racinent carré dans les bureaux de la Défense peuvent bien se faire sauter les rognons à force de trimer jusqu'à pas d'heure, moi, je rampe sur le flanc, chez moi. Mais dans les bois alentours, les bois rescapés, j'hume l'enfantin – et mon p'tit cœur d'enfant c'est peu dire qu'il se rince l'œil. Quand je reviens en ville ça ne rate pas : rapacent les gaz. Partout pareil. Prenez Mexica, New-Lok, Beinzeing : on y trouve plus de banderilles au mètre carré que sur l'échine d'un taureau castillan ! Partout comme vous savez on a fait des plantations d'écrans. L'annuaire électronique donne le vertige : on dirait d'une boussole ne donnant le nord qu'à titre posthume. Les morts ont toujours adresse et âge, et ils continuent même à envoyer des messages, à qui d'autres morts répondent ; on se croirait au bowling, avec ces quilles exaspérantes, qui n'en finissent pas de se relever. Les vivants ce n'est pas beaucoup mieux. Les zigues s'injurient de pied en cap, comme on s'habille. Mince, que de plombages dans les ramages ! Mais c'est comme si, tout ça, on le voyait passer, mais que ce n'était à personne que ça arrivait. Et c'est comme la rolls du Lord. Lors même qu'elle cahote sur le pavé de la rue Mouffe – qui cherche à savoir de quelle bête au juste, et si c'est bien une bête, on vient d'entendre craquer les os ?



Entre tant d'univers possibles il y a : un univers bis, qui fait tout pareil que le nôtre, qui fait cuire tout avec la même pâte mais, à chaque fois, un rien plus longtemps (les êtres et les choses y sont du coup *un peu plus brûlés* au bord) ; un univers où, autour d'étoiles alcooliques, buvant pintes sur pintes, ivres de feu, tournent des planètes sobres, qui ne boivent que de l'eau ; un univers où tout est trous noirs, et où, par conséquent, rien ne pouvant sortir de rien, les écoliers n'apprennent rien, même pas à conjuguer le verbe être à la première personne ; un univers fait, au lieu d'atomes, d'orgasmes (ici on naît coït, et on meurt en poussant de petits cris) ; un univers qui est la corne enfoncée d'un taureau mort, dans la poitrine du torero lui aussi mort (seule la muleta, appelée par nos physiciens matière s'agite, secouée par le vent) ; un univers enfin où tout, comme au théâtre, est fruit de longues répétitions, et qui est peut-être, après tout, celui où nous vivons – d'où, par exemple, après plusieurs naissances de la Terre un peu brouillonnes, pas très convaincantes (on doit en être à la troisième ou quatrième tentative ?), cette perspective qu'un jour, comme qui dirait à la *première*, la Terre enfin naisse, dans une diction parfaite et un jeu rigoureux des comédiens.



La vie navigue par beau temps

L'arbre est pour la terre un cheveu d'enfant

La vie navigue par beau temps

Nous n'y sommes pour rien

Et quand nous n'y serons plus tout continuera comme avant

L'arbre est pour la terre un cheveu d'enfant

Et cette coulée de lave une goutte de sang.



Il y a longtemps je suis venu ici, traduire les gestes du paysage.

Les manches retroussées, en ce moment même une revenante lave un linge informe avec un battoir blanc comme la fièvre mais, plus tard, avec un peu de chance et pas mal d'indulgence, la poésie sèchera ; alors le linge prendra la forme d'un cœur

– Et je serai dans le paysage. ■

MANUEL ANCEAU □

Poèmes extraits
du recueil (inédit)
La voix gouverne.

À NOTER !

Manuel Anceau a publié
Lormain, chez Ab irato
en juin 2019. Cf. p.68 DE
CE NUMÉRO DE L'ÉCHAUDÉE.

Logis

DÉJÀ la nuit, c'est un dimanche soir pluvieux, elle n'est pas sortie de la journée. Une moto blanche passe sous sa fenêtre. Dans le virage au bout de la rue, le noir de la nuit et le noir du casque se confondent, ça décapite la silhouette qui pilote. Le front collé contre la vitre, elle repense à une devinette que son médecin généraliste lui pose à chaque fois qu'elle le consulte : *Qu'est-ce que c'est un motard qui roule sans casque sur l'autoroute ?*

Un donneur d'organes.



Est-ce qu'il la raconte tous les jours à chaque patient pour dissiper le silence au moment du paiement ? S'il la répète 20 fois par jour, ça fait 6 000 fois par an, c'est trop. Elle décolle son front de la vitre, chasse le visage de son médecin surimprimé par erreur sur son dimanche soir ; elle s'active brièvement, se promet de changer de généraliste, vérifie ses billets de train : correspondance à Paris demain à 11h05. Dans la grotte en Bourgogne où elle passera la semaine, elle fêtera ses 30 ans.

La première fois qu'elle est entrée dans cette grotte, il y a 8 ans, elle était encore étudiante, elle avait été accueillie comme une collègue par une équipe internationale de paléontologues dont le directeur était danois. Quelqu'un de bien ; appliqué, tenace, pince-sans-rire. Il avait ensuite dirigé sa thèse : une sorte de père. Ce que son équipe avait découvert dans cette grotte a beaucoup compté depuis, pour toute la communauté scientifique, tant du point de vue de la méthode que des données recueillies : on a trouvé des preuves de cohabitation et de collaboration entre des Homo Sapiens et des Néandertal (l'espèce qui a peuplé l'Europe avant nous). On savait depuis seulement quelques années que la plupart des êtres humains d'aujourd'hui ont dans leur ADN un pourcentage variable de gènes néandertaliens, des correspondances entre les deux codes génétiques prouvent l'hybridation régulière de cette espèce avec la nôtre qui a donc plus souvent baisé avec ses presque semblables qu'elle ne les a combattus haineusement. À l'époque du tout début de sa thèse pourtant, la théorie scientifique à ce sujet n'avait pas encore complètement basculé : manquant de preuves de la cohabitation des deux espèces, on continuait de raconter l'ancienne théorie selon laquelle l'homme de Néandertal avait été terrassé par les Sapiens ; on parlait du premier comme d'un loser condamné à disparaître, privé de pensée symbolique, bas du front, inadapté. En fait, la disparition de l'espèce Néandertal reste mystérieuse. La seule certitude c'est que l'homme blanc d'aujourd'hui est plus un hybride qu'un vainqueur et que la narration est un piège en science : l'évolution des espèces ne se raconte pas comme les guerres napoléoniennes : A ne terrasse pas nécessairement B, A peut devenir C en se mélangeant à B. Sa thèse universitaire était pleine de cette idée, les quelques interventions qu'elle a prononcées dans des colloques l'étaient aussi. « Il ne faut pas hiérarchiser les espèces, ni trop les définir, observer scrupuleusement des phénomènes suffit. Il faut être patient, un peu en retrait, il faudrait ne dénigrer aucune forme de vie car elles se valent toutes », c'est ce qu'elle a répété à des auditoires séduits pendant toute la préparation de son doctorat.

Pourquoi a-t-elle choisi de ne pas continuer après sa soutenance, ne suivant pas son tuteur dans d'autres fouilles ? Comme elle était sa créature, elle aurait pu prendre sa relève un peu plus tard, vivre de leur découverte collective et diriger des équipes. Elle aurait même pu formuler une théorie générale, applicable à d'autres domaines que le sien. Elle serait devenue célèbre dans le monde universitaire, des philosophes à la bourre auraient cité ses articles, touillant distraitemment en y prélevant des formules auxquelles ils auraient fini par faire dire autre chose, comme ça se fait, colloque après colloque, à la Sorbonne et ailleurs ; la célébrité universitaire ne s'obtient qu'au prix de cette dilution pensait-elle. Ça ne lui disait rien. Par contre, elle aurait pu travailler dans le privé entre deux chantiers à l'étranger, faire la consultante et facturer cher : son aplomb, sa beauté discrète, sa voix un peu grave, sa longue tresse brune et ses doigts aux ongles rongés avaient séduit les médias *mainstream* qui

étaient venus la trouver après son intervention lors d'une conférence au Musée de l'Homme. Libé lui avait consacré une page, le Figaro et Biba aussi, ça avait donné de belles photos, on l'avait invitée sur France Cu ; une série de vignettes sur les femmes scientifiques tournait en boucle sur Facebook et l'épisode qui lui était consacré l'avait brièvement rendue célèbre : pendant une semaine on la saluait dans la rue ; comme c'était la seule francophone de son groupe de chercheurs, ça n'a pas suscité de jalousie. D'ailleurs l'engouement médiatique n'a duré qu'un mois. Il n'en reste aujourd'hui qu'un dossier de presse corné dans un tiroir.

Elle s'est sabotée elle-même, en dix jours, en Ukraine, deux semaines avant sa soutenance. Ça a commencé par la nourriture de la cantine d'appoint qu'elle digérait mal. Une sorte de cantine rudimentaire comme celles qu'on installe pour les équipes de tournage de film. En fait elle n'était à l'aise que dans des conversations de travail, parlant en travaillant. Ces repas tous ensemble où il fallait se regarder dans les yeux et se sourire, elle ne savait pas les gérer, elle disait des phrases mal cousues et souvent obscures, ne terminant ni ses assiettes ni ses propos, laissant les gens avec une impression pas claire. Et puis le sommeil n'est plus venu. Elle est devenue un peu brusque pendant les fouilles. Pour se fatiguer elle est allée marcher à la campagne, en bordure de Kiev, espérant que ça la ferait dormir. Sur le chemin du retour, elle a vu un cheval attelé, battu à mort par son maître, probablement parce qu'il ne voulait pas tirer plus loin sa charrette. Les gamins que la scène amusait l'ont prise pour une tarée quand elle s'est ruée sur ce cheval agonisant pour le câliner. Elle leur criait des trucs en français qu'ils ne comprenaient pas, c'était un peu pathétique, on aurait dit Brigitte Bardot dans un abattoir. Le cuir de l'animal était blessé, percé jusqu'au rouge, elle a vu le blanc d'une côte bougée par la respiration qui ralentissait. Ça peut paraître étonnant, mais elle n'avait jamais vraiment fait le lien entre les os qu'elle dénichait à longueur de journée et la mort. Mais là, à cause de la fatigue qu'elle n'avait pas vue venir, son esprit avait trouvé le moyen de la déguster. Moi j'y connais rien à la psycho, mais c'est fréquent paraît-il : cette lame de fond qui voudrait qu'on mette fin à tout ce qui nous fatigue et cette lame tente de nous convaincre qu'on n'aime plus rien. Elle avait marché longtemps dans Kiev ce jour-là, ne retrouvant pas son hôtel, incapable d'en prononcer le nom, n'osant pas déranger au téléphone les membres de son équipe à qui elle devait tout. Et ça a empiré. Quelques jours plus tard pendant une sauterie à l'ambassade du Danemark elle a fait comme une chorégraphie de Madonna en s'appuyant sur le piano à queue, c'était maladroit, et d'un coup elle s'est convaincue que ce piano c'était le cheval battu de l'avant-veille ; elle a hurlé pour qu'on le sauve, réclamant de l'aide. On a trouvé une chambre où la mettre, elle s'est calmée sous les caresses d'une dame qu'elle ne connaissait pas, s'est réveillée en début d'après-midi le lendemain. Elle est restée mutique tout le reste du séjour, ne mangeant plus, travaillant mal, venant le moins possible au chantier où les gens la regardaient de travers et ce n'est que chez elle à Saint-Malo, une fois rentrée, servie sèchement par la dame du Fish and chips dont la baie vitrée donne sur la mer, qu'elle est revenue à elle et que sa tête s'est calmée. Une mouette entrée par effraction sur la terrasse mangeait les bouts de frites abandonnés sur la table d'à côté, la mer sentait bon, son cabillaud s'imbibait de citron, le vinaigre lui chatouillait les narines à chaque bouchée ; elle aimait trop la solitude pour retourner sur un spot de fouilles avec des collègues, elle se l'est avoué ce jour-là. La formulation universitaire, l'injonction de dégoûter une thèse de minimum 600 pages l'avait

isolée, sûrement pour toujours car elle avait pris goût à l'ennui, aux soliloques et à la rêverie.

Son directeur de thèse restait fier d'elle et l'épisode un peu punk de l'ambassade l'avait bien fait marrer. Lui aussi, il connaissait la fatigue, il l'avait connue plusieurs fois, il savait ce que ça peut faire. Mais il la prévenait aussi qu'elle perdrait très vite sa rigueur si elle n'observait plus de phénomènes, que sa faculté d'observation allait rouiller et qu'il faudrait dans ce cas qu'elle n'écrive plus d'articles car c'est là prévenait-il encore qu'on se met à écrire des conneries. Elle avait accueilli le conseil avec soulagement, se promettant de ne plus jamais rien écrire. Pour se retrancher, elle avait inventé l'excuse d'une mère malade sur qui il fallait veiller et pour subsister, elle se contentait d'une mission simple qui d'ailleurs ne pourrait pas durer éternellement, une mission de technicienne : recueillir des ossements, toujours plus loin vers le fond de la Grotte du Renne où elle a débuté, c'est là qu'on trouve le plus de traces d'une cohabitation prolongée entre Sapiens et Néandertal. C'est là qu'elle se rendra demain.

Depuis deux ans qu'elle fait ça, elle gagne 1 600 euros par mois. Sa tâche consiste à apporter dans un labo parisien les os qu'elle déterre en Bourgogne, pour faire analyser leurs ADN. Elle dépose ses boîtes dans un coffre-fort dont le code est sa propre date de naissance, elle ne croise personne et rentre chez elle à Saint-Malo pour passer les week-ends, seule. Une fois le lot analysé par le labo, elle reçoit un sms et vient le récupérer dans le même coffre-fort, chaque éclat d'os est muni d'une étiquette. Elle groupe en vrac les ossements dont l'ADN est animal (les plus nombreux, régurgités par des prédateurs logeant dans la grotte bien après l'ère préhistorique, donc sans valeur scientifique ; elle les jette à la poubelle), elle classe les autres sommairement avant de les confier au Muséum d'Histoire naturelle, à Paris, qui les stocke dans le noir total. Là aussi, quand elle livre un nouveau lot, elle ne croise personne à part un vigile intérimaire, toujours aimable, à chaque fois différent. Pour entretenir cette routine, il suffit qu'elle aille gratter un peu plus bas chaque mois dans la grotte. Elle s'enfonce et son chantier portatif s'enfonce à chaque fois de quelques mètres avec elle. Elle y passe deux semaines par mois, travaille toujours seule. La dernière fois en descendant elle a rencontré quelqu'un que je vais tenter de décrire.

Il était aussi grand qu'elle, 1m70 disons. Les bras et les mains très fins, des jambes de sauterelle. Maigre, toujours nu, son ventre était un peu bombé, il n'était pas musclé mais pas faible non plus, ses épaules tombaient tristement, sa peau était gris glaise. Vissée sur un long cou, sa tête rappelait les extraterrestres des films, les paupières très fines ne clignant pas totalement, le crâne haut et bombé, tout blanc comme plein de lait, des tempes translucides et madrées, pas vraiment de cheveux, plutôt un duvet. Une langue puissante, presque toujours sortie de sa bouche, grosse et brillante et bleu-noire : il lèche les parois de la grotte et les nutriments qu'il récolte comme ça lui suffisent pour vivre.

Elle venait de s'installer un peu plus bas dans la grotte quand sa lampe s'est éteinte. Elle est remontée à la surface pour relancer le groupe électrogène, ça arrivait souvent. Mais là le problème venait de l'ampoule. En revenant elle s'est rendu compte qu'un plan d'eau bordait l'espace qu'elle venait d'investir. La lumière de son ordinateur bleutait la surface de l'eau et elle a vu qu'un être

s'y débattait, ne trouvant pas les parois qu'il semblait chercher avec des gestes d'aveugle. En la voyant, cet être nu s'est figé, au milieu de la mare face à elle, ne sachant plus quoi faire. L'écran de veille faisait briller sa langue sortie qui parfois faisait un cercle comme s'il venait d'avaler un serpent encore vivant. Que faire ? Ne le quittant pas des yeux, elle a retiré ses chaussures et son pantalon pour aller à sa rencontre au milieu du plan d'eau, sans autre projet que celui de le rassurer. Elle s'est plantée face à lui, toute proche et ils sont restés là longtemps, il ne faisait aucun bruit de respiration, son cœur à elle s'emballait, mais elle avait l'habitude. Elle a fini par prendre l'une des mains qui pendaient. Elle se faisait penser à Adam et Eve et comme s'ils posaient pour un peintre, ils sont restés comme ça encore un peu, l'impression de se connaître les gagnait tous deux.

Les roches sous ses pieds lui faisaient mal, sans le quitter des yeux elle a reculé pour s'asseoir à un mètre, sur le rebord cagneux du plan d'eau. Elle avait de l'eau jusqu'à mi-mollet. Il l'a regardée aussi longtemps qu'avait duré leur première pose, restant à sa place, droit devant elle comme si un peintre avait demandé cette position et cette distance entre eux pour un second tableau. Ensuite, leur chorégraphie guindée a voulu qu'il lui tourne le dos un instant et s'allonge sur l'eau. Il flottait sans effort. Ses deux longs bras ont attrapé ses genoux à elle, les ouvrant d'abord et se faisant glisser jusqu'à ce que sa tête arrive sous elle, à hauteur de sexe, comme un garagiste glisserait sa tête sous une voiture. Elle parcourait du regard ce corps tendu qui flottait sous elle comme une planche et dont la tête était cachée par ses propres hanches.

La langue agile s'est dressée, a grimpé, a goûté le tissu, a écarté la culotte aussi facilement qu'une main l'aurait fait, et puis elle s'est introduite. Il roulait sa langue en elle dans un mouvement qui rappelait celui des rouleaux des lavages pour auto en libre-service. Elle voyait son petit sexe durcir et se dresser à la surface, comme un petit mât qu'elle aurait voulu sucer mais il était trop loin. Ces loopings que faisait la langue ont d'abord procuré à Mathilde (c'est son nom) une jouissance onctueuse et calme. Pendant que ça montait, l'image précise d'un welsh assez gras et pourtant pas si mal qu'elle avait mangé en vitesse à la brasserie le Napoléon devant la gare Lille-Flandres, il y a sept ans, lui revenait en tête. Elle n'y avait pas repensé depuis. C'était surtout la tranche de pain au fond de la cassolette, imbibée de tout, qui lui apparaissait.

La jouissance devenait vraiment inédite, ça envoyait des bouffées chaudes jusqu'à ses tempes, elle était bouillante, la langue n'arrêtait pas de rouler sur elle-même, semblait gonfler, se déployer sans fin. Un petit cri. Comme tout s'était fait en silence et prudemment avant ce cri, la créature a pris peur, nageant sous la surface comme un congre pour s'enfuir, sortant de l'eau par l'autre rive en surveillant ses arrières. Caché pas loin dans le noir qui était son monde il la regardait. Il n'était pas vraiment parti mais ne reviendrait pas tout de suite. On était vendredi, il fallait qu'elle rentre.

De retour deux semaines plus tard, le lundi de ses trente ans, elle a déposé ses valises à l'hôtel sans se doucher, s'est arrêtée au restaurant routier sans avoir faim, a mangé deux entrées de charcuterie pour saler ses fluides. Sa voiture de location a fait flasher un radar à 127 sur une route à 80. Elle s'est installée dans la grotte, remettant un peu d'ordre dans son petit chantier. Elle ne savait pas trop quoi faire, a retiré son pantalon et sa culotte, il n'est pas venu. Elle a attendu, trouvé quelques os. Elle n'était pas assez concentrée pour

travailler. Au bout d'une heure, elle est allée de l'autre côté du petit plan d'eau. Assise sur la digue rocheuse, écartant ses jambes vers le fond noir de la grotte, elle a attendu, fredonnant un refrain de Thiéfaïne (*Sweet, amanite...*). Au bout d'un moment qui se compte en minutes, de loin, le bruit de langue frottée à la roche s'est fait entendre, ça montait. L'ordinateur en veille à 5 mètres derrière son dos faisait une lumière discrète qui lui a quand même permis de voir que la créature avait changé : des croûtes rouges disséminées sur ce visage si blanc la première fois. C'était bien lui : il léchait toujours aussi bien. Passant gourmandement d'un trou à l'autre. Agenouillé, il lui refaisait son gonflement continu de la langue et elle jouissait. Mais assez vite elle a voulu plus et d'ailleurs il bandait. Elle a dû tout faire. Le hissant, il laissa faire. Une fois en elle il fit quelques va-et-vient d'électrocuté, il éjacula tôt, longtemps, s'écroula sur elle, l'obligeant à se cramponner à ses épaules de mollusque pour ne pas tomber à la renverse dans le plan d'eau derrière elle. Vidé de tout et mélancolique, c'était pour lui la première fois. Elle le poussa, il se leva sans force et croyait mourir, il s'allongea par terre et dormit en bougeant bizarrement les lèvres. Elle resta là à veiller sur lui, mais il faisait froid, elle alla chercher un pull dehors dans la voiture. Son téléphone s'est mis à capter, elle avait reçu des messages de vœux. L'écoute de ces phrases gênées de gens qu'elle ne voyait plus depuis deux ans et qui lui souhaitaient un super anniversaire lui a donné sommeil. En rentrant à l'hôtel, elle a respecté les limitations de vitesse et aperçu un faon tout seul dans la forêt.

Elle retrouve son amant le lendemain. Il s'est noyé là, flottant dans l'eau, ses petites fesses blanches brillent à la lueur du Zippo qu'elle allume, sa tête lourde tournée vers le fond est toute enfouie sous la surface. Elle le regarde avec un peu de peine. Elle le laisse là sans cérémonie. Elle part, fait escale à Paris-Bercy, au labo ; Paris-Montparnasse, Saint-Malo par le dernier train. Nuit. Elle rêve qu'elle est enceinte. Deux semaines plus tard elle apprend qu'elle l'est.

Sa grossesse va très vite, c'est une grossesse normale pourtant, juste rapide. Oui, l'enfant a l'air humain a dit la gynéco, répondant sans s'étonner à ses questions inquiètes, il va bien. C'est un garçon. À Saint-Malo, sur la plage de Rochebonne, elle prend l'air pour cet enfant et se rend compte qu'elle n'a pas marché le long de la mer depuis plus d'un an. Elle en prend l'habitude, fait de longues balades tous les jours, même les jours de pluie, elle a des forces ; la grossesse modifie son ADN, elle le sait.

On est en avril maintenant, tout est promesse. De la plage, l'île de Cézembre semble étrangement loin ce jour-là, c'est la lumière un peu rouge qui donne cette impression. À cent mètres d'elle un petit grumeau de gens s'affaire, ça donne des ordres, ça entoure un type. Elle s'approche parce que c'est sa direction, un peu curieuse quand même, le soleil dans les yeux. C'est une équipe de tournage, équipe réduite mais pro. Qui filment-ils ? Il faut qu'elle s'approche un peu plus pour le reconnaître. Elle le reconnaît. Il est plus grand que la perche du preneur de son, plus grand qu'eux tous. Vraiment grand. Elle le connaît de vue, comme la plupart des Français, mais son nom ne lui revient pas, elle l'a su pourtant : elle l'avait googelisé dix ans plus tôt, à l'époque où on le voyait souvent à la télé. C'est un joueur de rugby qui cultive son atavisme néanderthalien (le cou et le front courts, de longs bras, les pommettes saillantes). Si ce joueur a fait le tour des plateaux télé, c'est surtout grâce à cet air de primitif, accentué volontairement par sa longue barbe et des réponses monosyllabiques.

Aujourd'hui, ses cheveux poivre et sel atténuent un peu l'allure de *caveman* qui l'a rendu célèbre, en plus il porte des lunettes.

La petite équipe tourne les derniers plans d'une pub pour la thalasso de Saint-Malo, il est en peignoir et en chaussons sur la plage. Elle veut s'approcher pour entendre son prénom qui ne lui revient pas, elle voudrait aussi le frôler et accessoirement sentir son odeur. Elle approche en se disant qu'on le lui pardonnera parce qu'elle est enceinte, elle entend qu'on appelle le sportif Sébastien, elle tend l'oreille, merde le nom de famille ne lui revient pas non plus. Une régisseuse qu'elle n'a pas vue venir surgit à sa droite et l'écarte sans ménagement. Elle s'éloigne puisque c'est ce qu'on lui demande de faire. Après quelques minutes, on la hèle. Son cœur tape encore sous sa veste. L'assistante revient en courant, toute gentille. De loin le sportif fait un petit coucou réparateur et sincère. Probablement conscient qu'il est en train de tourner la dernière pub de sa vie ; il a dit des trucs à la Céline Dion du genre : je ne serais rien sans mes fans et aussi des trucs plus sensés du genre : faut pas brusquer une femme enceinte voyons. En compensation de la frayeur, l'assistante offre une photo dédicacée du sportif au format A5. Sur l'image, c'est lui plus jeune, tiré à quatre épingles comme un acteur à Cannes, tenant d'une main un ballon ovale tout propre, il ne sourit pas. On lit *Sébastien Chbl* tracé au feutre noir. Mathilde fait un geste de la main vers le sportif, remercie la jeune femme, s'éloigne. On dirait que l'île de Cézembre s'est rapprochée.

Elle a des contractions, se met un poing dans la bouche pour ne pas demander d'aide aux promeneurs au loin sur la digue, encore moins à l'équipe de tournage qu'elle ne distingue qu'à peine loin derrière elle. En courant elle comprend que la tête de son enfant sort. Mais ça n'est pas difficile. Des réflexes qu'elle ne commande pas arrêtent sa course, la font se mettre à quatre pattes au-dessus d'une petite flaque, sur la plage. L'enfant sort en même temps que les eaux. Il a quelques cheveux, bruns ; il respire, ne pleure pas, elle balaie les grains de sable sur ses cheveux et sur ses petites mains déjà capables d'attraper comme s'il avait quelques mois. Elle le ramasse, l'emporte. Le cordon les relie toujours mais il est comme en morve et se défait tout seul sous les coups de la marche. Elle n'est pas fatiguée, c'est allé vite, ça n'a pas fait mal. En ramenant l'enfant chez elle, elle le cache dans son blouson comme si elle l'avait volé à quelqu'un. Il est calme, absorbé par le visage de Sébastien Chabal sur la photo qu'il tient des deux mains et ne quitte pas des yeux. ■

JULIEN BAL □



Retourneur de compliment

► *L'idée de dresser une liste de métiers mal connus ou disparus m'est venue il y a presque vingt ans. Des travaux plus futiles, quelques guerres et autres circonstances indépendantes de ma volonté, m'ont détourné trop longtemps d'une tâche ethnographique que je me suis promis d'achever, quoi qu'il arrive, durant le présent XXI^e siècle.*

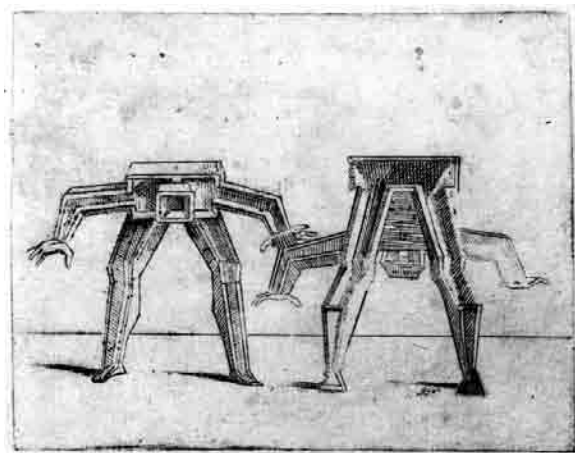
Lorsque je rédigeai la première notice (« Essuyeur de quolibets »), j'ignorais qu'André Hardellet avait publié dans Le Canard enchaîné, en 1962, un « Essuyeur de tempêtes ». Hardellet avait imaginé une suite de métiers, dont seul l'Essuyeur eut pu trouver place dans ma propre nomenclature. En effet, ni le « laveur d'eau » ni le « chasseur d'horizons », dont il fit la description, ne peuvent être associés à une expression particulière, telle qu'essuyer des quolibets, une tempête ou un refus. Je n'en saisis pas moins l'occasion de dédier ce choix de « petits métiers » à l'auteur de Lourdes, lentes..., lesquelles furent, en 1973, jugées outrageantes pour les bonnes mœurs.*

CG □

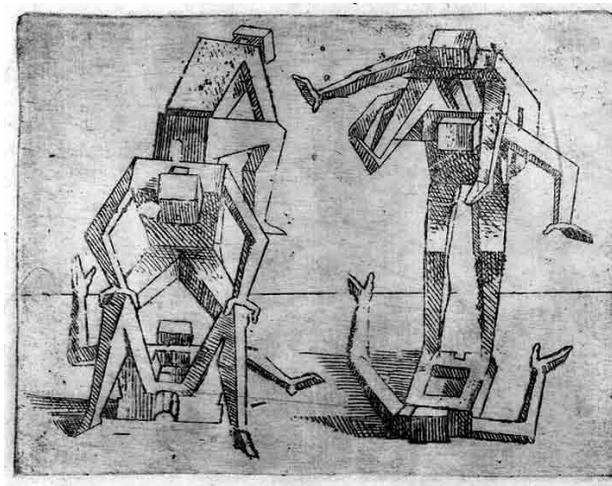
* Cf. Œuvres, 3 vol., Gallimard, collection L'Arpenteur, 1992.

LE RETOURNEUR DE COMPLIMENT était au Moyen Âge l'aide du bourreau (plus rarement de la bourrelle), chargé particulièrement de la recherche, sur le corps des femmes accusées de sorcellerie, de la fameuse « marque du Diable », un point du corps supposé insensible à la douleur. D'après les meilleurs spécialistes de la question, ordinaire et extraordinaire, cette marque se trouvait le plus souvent sur les parties génitales des sorcières, dissimulée sous le « repliement » de chair qui masque l'entrée du « conin », autrement dit en langage anatomique moderne : sous les grandes lèvres. On comprend dès lors que, même adressée à un interlocuteur masculin, la formule « Je pourrais vous retourner le compliment », ou pire encore, sur le mode affirmatif, « Je vous retourne le compliment » a conservé longtemps le sens d'une menace de violence physique. ■

cf. *Gorgones, gargouilles, gargotes. La démonstration des femmes dans la vie sociale*, Géraldine SALMON, Thèse de troisième cycle, Paris XIX, 1998.



Trouveur à redire



LOIN D'ÊTRE CONSIDÉRÉ comme une infirmité, le bégaiement passait pour le signe d'une heureuse prédestination dans les tribus indiennes de Guyane vivant dans le territoire de L'Inini, du nom du fleuve qui l'arrose.

Les enfants bègues y étaient initiés dès l'âge de sept ans dans la caste des orpailleurs. La recherche de l'or était pratiquée à l'issue de cérémonies rituelles au cours desquelles les *trouveurs* récitaient des litanies magiques.

Le clou de chaque cérémonie consistait en une joute d'éloquence qui donnait l'occasion aux plus jeunes de contester le discours de l'orateur en titre. Celui qui prenait le dessus était réputé avoir convaincu les dieux de cracher l'or dans les cours d'eau (la dentition divine est toute d'or; des paillettes s'en détachent lorsque les dieux se rincent la bouche après leurs repas). Le vainqueur était désigné *trouveur à redire* et inaugurerait la joute suivante, contesté à son tour par des initiés plus récents.

Une chanson composée par des forçats anarchistes – combattants de la Commune relégués à Cayenne – contient une allusion ironique aux interminables discours des *trouveurs à redire* : « *Quand c'est fini, à l'Inini, ça recommence [...]* ». Elle a été adaptée pour le music-hall par Léo Ferré. ■

CLAUDE GUILLON □



6 rue Boule – 75011 PARIS
 abirato.editions@gmail.com
 http://abiratoedition.wordpress.com
 Contre-culture, critique sociale & utopie

Lormain

un livre de Manuel Anceau

Le livre

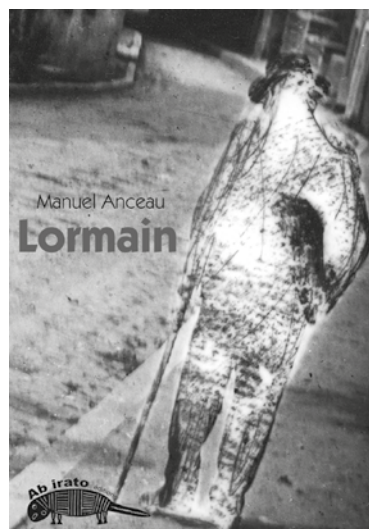
Lormain est le deuxième recueil de nouvelles de Manuel Anceau édité chez Ab irato. Il en réunit dix-huit.

Son titre est emprunté, comme le précédent recueil, *Livaine*, à une des nouvelles du livre et en est, en quelque sorte, le pendant masculin. Manuel Anceau préfère le terme de conte à celui de nouvelle, car il permet d'engendrer l'imaginaire loin des visées purement réalistes. Pour lui, le conte, très modeste dans l'écriture, reste très ambitieux dans ce qu'il veut dire et s'ouvre aux rêves. Les « contes » d'Anceau semblent, en effet, souvent faire écho à un certain nombre de souvenirs où réel et imaginaire se répondent. Certains contes restent très ancrés dans la réalité tandis que d'autres oscillent continuellement entre réalité et songe.

Les thèmes de la solitude, de la perte, de la mise à l'écart sont récurrents chez l'auteur. La plupart de ses protagonistes sont traversés par la souffrance aiguë causée par la perte d'un bonheur ou par la fuite du temps qui les en éloigne davantage. Un mystère s'instaure souvent dès les premières lignes et maintient le lecteur dans l'attente de son éclaircissement, dévoilement qui progresse lentement au fil de ruptures, de flash back explicatifs et de parenthèses. Souvent, le fantastique intervient auprès des personnages comme un élément salvateur qui les délivre de leur souffrance.

L'auteur

Né en 1970, Manuel Anceau vit à Paris. Il a publié *Livaine* en 2018 chez Ab irato, ainsi que *L'enchantement* en 1955 et *Calendrier des marées*, avec des collages de Pierre Rojanski, en 1996 aux éditions La Maison de verre.



Ab irato – 16 €
 218 pages – 14x20cm
 Couv. Barthélémy Schwartz
 ISBN 978-2-911917-71-4

Dans la même collection

Manuel Anceau, *Livaine*

Jean-Luc & Varduhi Sahaghian,
Gumri, Arménie, si loin du ciel...

EXTRAIT DE *LORMAIN*

Fosse commune

Les jours qui ont suivi, on l'a tous vue, bas descendus sur les chevilles, rouge à lèvres au menton. Et avec ça le pas hésitant.

Pourtant le cœur n'a pas cassé ; c'est aussi que, durant ces jours, et même un peu au-delà, si Lise n'a pas toujours pris la peine de respirer, si elle n'a pas, je veux dire, semblé tout le temps vouloir continuer à respirer, l'oxygène, plus fort qu'elle, est tout de même entré dans son nez, et les poumons ont fait, impassibles, leur travail. L'autre soir, je lui ai pris son sac à provisions, tout doucement, pour ne pas la brusquer ; puis je l'ai accompagnée jusqu'à son petit appartement, situé au troisième étage. Quand elle a sorti ses clés, j'ai pu voir sur le dos de sa main saillir les veines bleues.

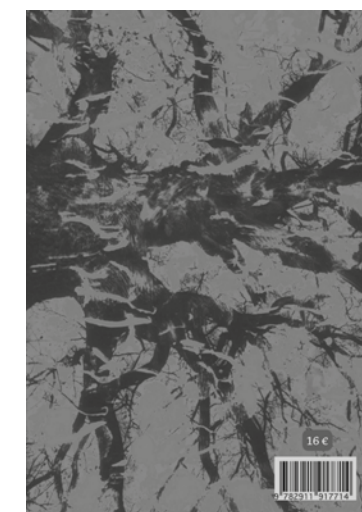
Puis Quillet a passé sa tête à travers la porte entrebâillée. Il s'agit bien du chat le plus obèse du quartier. Nourri des meilleurs morceaux depuis dix, quinze ans peut-être.

On ne rentre pas chez Lise. On n'y rentre plus. On sait qu'il y a des raisins verts peints, sur une petite toile. On le sait parce qu'on a déjà passé là quelques après-midi ; cette peinture, on ne peut pas dire qu'elle nous plaise vraiment, que c'est un chef-d'œuvre ; mais ces raisins, posés sur une coupelle, on les a toujours vus, au-dessus du canapé, dans ce salon faisant office de salle à manger, où Lise vous accueillait, une théière à la main – toujours, quelle que fût la saison, une théière à la main. On y mangeait, pas très à l'aise, de ces petits gâteaux qu'elle coiffait, sans qu'on pût lui refuser cette attention délicate, d'un chapeau de crème onctueuse. Les yeux d'Yves souriaient. On aimait les voir se faire ainsi des yeux d'amoureux – et on aimait aussi, bien que pour d'autres raisons, sentir les moustaches de Quillet frôler nos jambes.

Le jour où Yves fut emmené par les brancardiers : ce jour-là on a tous pensé qu'on ne le reverrait plus. Quillet a-t-il eu la même pensée ? Lui qui, à ce moment-là, est sorti de l'appartement (il ne le quitte pour ainsi dire jamais), avant de dévaler l'escalier, à une vitesse que personne n'aurait pensé possible à son âge – et avec le gros ventre qu'il se trimballe. Il n'est certes pas allé plus loin que le hall d'entrée ; mais, un instant, j'ai cru voir sa tête, comme une boule, rouler toute seule. Impression, restée si vive, qu'une force inconnue avait tiré l'animal hors de sa tanière, et que cette même force le tirait – cette fois-ci hors de lui-même.

Il a toujours le ventre aussi gros, à ce que j'ai pu en voir l'autre soir, quand il a passé sa tête, puis un peu plus que la tête, à travers l'entrebâillement ; mais les yeux ont un peu changé, qui m'ont semblé un peu plus fermés qu'avant : deux jaunes amandes effilées.

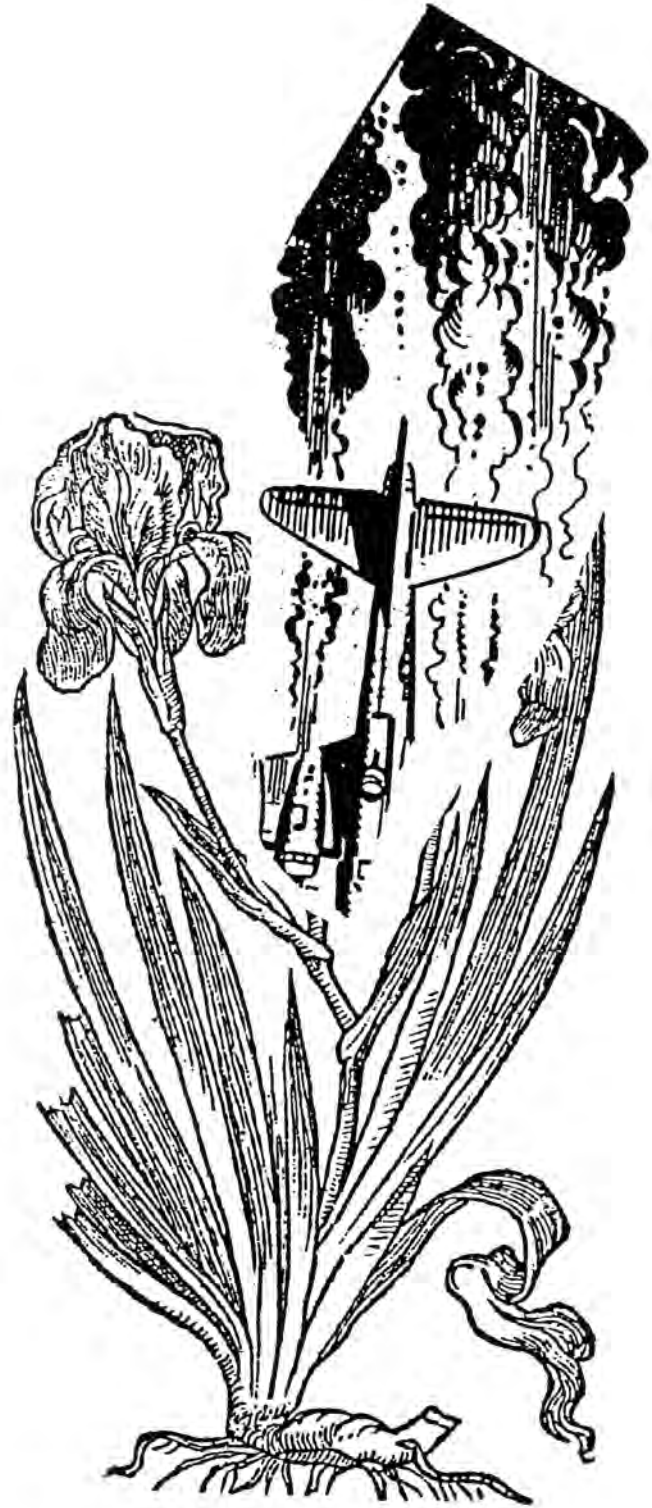
Les jours qui ont suivi l'enterrement d'Yves, on l'a entendue, ses cheveux gris dépeignés, se parler à elle-même. Léger murmure ; on a mis ce monologue sur le compte du désarroi ; mais on a bien regardé, tout en faisant mine de regarder ailleurs – on a bien regardé et on a vu que les lèvres ne remuaient pas tout le temps : comme de parler à quelqu'un à côté de vous, qui vous parle, et à qui vous répondez. ■



16 €



9782911917714





À BORD DE L'AVION...

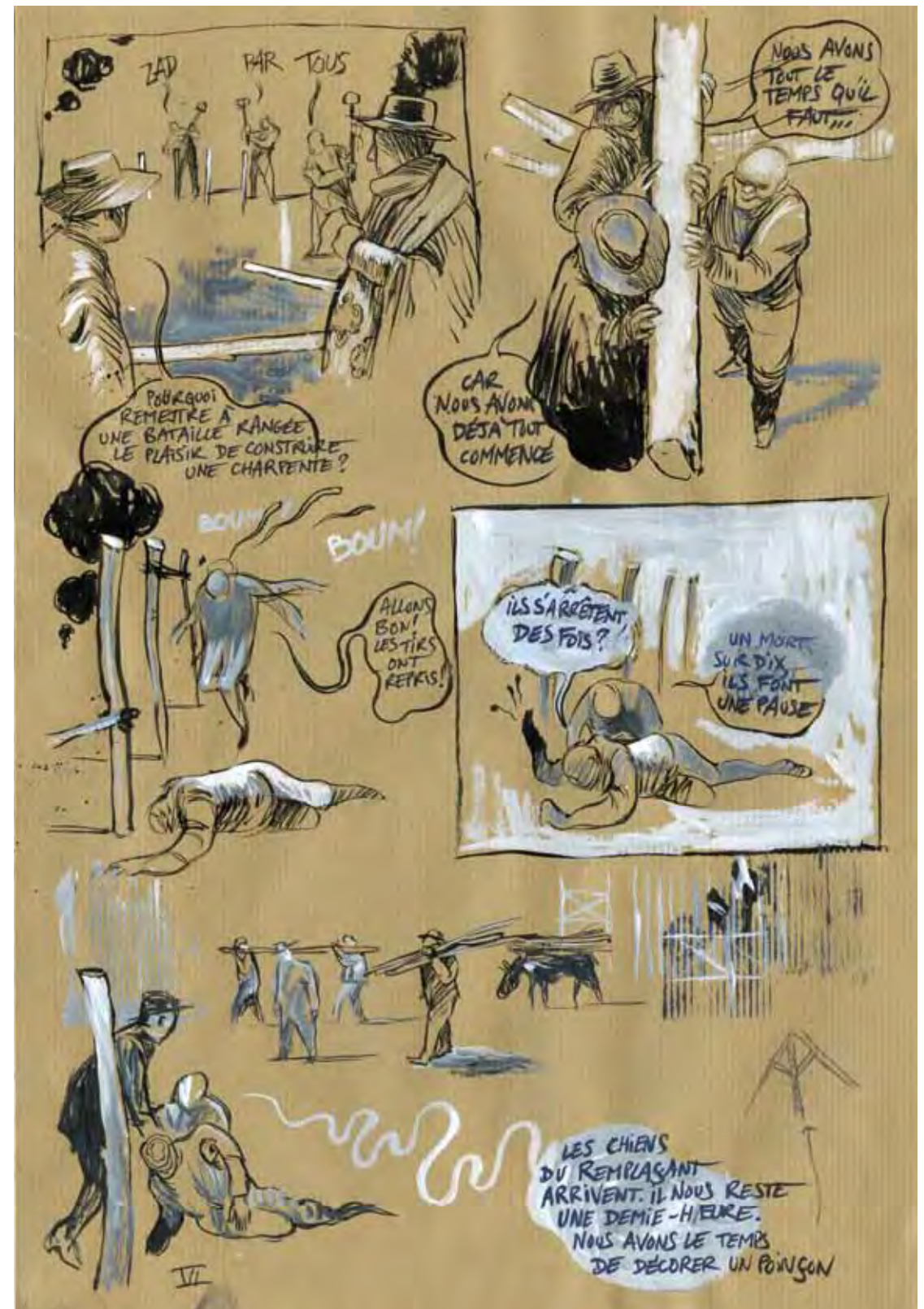
C'EST VOTRE BAPTÊME DE L'AIR M. COWEN ?

NON. J'AI VOLÉ DES CENTAINES DE FOIS. ÇA FAIT GAGNER DU TEMPS !













PARMI LES PARUTIONS...

APPROCHE POÉTIQUE

- JACQUES ABEILLE, **BRUNE ESCLAVE DE LA LENTEUR**
- GUY CABANEL, **HOMMAGE À L'AMIRAL LEBLANC**
- GUY CABANEL / MIREILLE CANGARDEL, **LES CHARMES DU CHAOS** Sortie octobre 2019
- GUY CABANEL / BARTHÉLÉMY SCHWARTZ, **L'IVRESSE DES TOMBES**
- GUY CABANEL / JEAN TERROSSIAN, **JOURNAL INTIME**
- NICOLE ESPAGNOL/ALAIN JOUBERT /ROMAN ERBEN, **L'EFFET MIROIR**
- ANTÓNIO JOSÉ FORTE, **UN COUTEAU ENTRE LES DENTS**
- ALAIN JOUBERT, **LE PASSÉ DU FUTUR EST TOUJOURS PRÉSENT**
- GEORGES-HENRI MORIN, **CARNETS OUBLIÉS D'UN VOYAGE DANS LE TEMPS – ALBANIE 1987**

CRITIQUE SOCIALE

- SERGE BRICIANER, **UNE ÉTINCELLE DANS LA NUIT, ISLAM ET RÉVOLUTION EN IRAN**
- ALFREDO FERNANDES, CLAUDE GUILLON, CHARLES REEVE,
ET BARTHÉLÉMY SCHWARTZ, **DE GODZILLA AUX CLASSES DANGEREUSES**
- JIMMY GLADIATOR, **D'UN VOYAGE EN PALESTINE, ITINÉRAIRE D'HOUILLES À TULKAREM.**
- AMERICO NUNES, **LES RÉVOLUTIONS DU MEXIQUE**
- AMERICO NUNES, **RICARDO FLORES MAGÓN, UN ITINÉRAIRE LIBERTAIRE DANS LES RÉVOLUTIONS DU MEXIQUE** Avril 2019

COMIX & CONTRE CULTURE

- JEFF GOARNISSON, **LE FLIP DE PARIS**
- BALTHAZAR KAPLAN, **LITTLE NEMO, LE RÊVEUR ABSOLU**
- LL DE MARS, **BANDES DESSINÉES, MANUEL DE L'UTILISATEUR** Janvier 2019

LIT & RATURES

- MANUEL ANCEAU, **LORMAIN** Juin 2019
- MANUEL ANCEAU, **LIVAINÉ**
- VARDUHI ET JEAN-LUC SAHAGIAN, **GUMRI, ARMÉNIE, SI LOIN DU CIEL...**

REVUE L'ÉCHAUDÉE



(CHÈQUE À L'ORDRE DE AB IRATO)



OU : COMMANDE(S)
EN LIGNE
(VIA PAYPAL)

[HTTP://ABIRATOEDITION.WORDPRESS.COM](http://abiratoedition.wordpress.com)

LES GRANDES INVENTIONS



**Le mél est une invention
pata@physique de 1965
communément utilisé
aujourd'hui**

Ubu roi d'Alfred Jarry, mis en scène de Jean-Christophe Averty,
et décors de Jean-Jacques Faury (1965). ©DR



JOSEF LADA ♦

IL MARCHE SUR SA MAIN



ILS ONT CONSTRUIT LA MAISON
SUR LEURS VIEUX GENOUX

OURS

D'après l'homme et la femme qui ont vu l'ours, Eve (*) et Barthélémy (*) coordonneraient les échaudages de ce périodique. Plusieurs échaudés-es, identifié-es de façon certaine, ont contribué à ce numéro selon la police :

23

- Les Ami-e-s de la société sans classes
- Manuel Anceau
- Julien Bal
- Christel Bertet
- Giovanista B. Bracelli
- James Ensor
- Freddy Gomez
- Claude Guillon
- Alain Joubert
- Balthazar Kaplan
- Joël Gayraud
- Marc Geoffroy
- Josef Lada
- Eve Mairot (*)
- LL de Mars
- Amaredine Mudejar
- Américo Nunes
- Pablo Picasso
- Gisela Richter
- Jean-Luc Sahagian
- Varduhi Sahagian
- Barthélémy Schwartz (*)
- Père Ubu

ALLEMAGNE – BELGIQUE – FRANCE

BULLETIN D'ABONNEMENT COMMANDE & SOUTIEN

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

EMAIL :

JE M'ABONNE À L'ÉCHAUDÉE
POUR 3 NUMÉROS POUR LA SOMME DE 32 EUROS^(*),

QUI ME SERONT LIVRÉS À PARUTION, MÊME SI LE GOUVERNEMENT
VOTE LA RÉFORME DES RETRAITES ET LE BLÉ NOIR POUR LES PAUVRES !

^(*) DONT 5€ DE FRAIS DE PORT PARTAGÉS

JE COMMANDE LE N°9 POUR LA SOMME DE :
11 EUROS (DONT FRAIS DE PORT PARTAGÉS) POUR LA FRANCE ;
12 EUROS (IDEM) POUR L'EUROPE (MORS FRANCE) ;
14 EUROS (IDEM) POUR RESTE DU MONDE.

(CHÈQUE À L'ORDRE DE AB IRATO)

L'ÉCHAUDÉE C/O AB IRATO, 6 RUE BOULLE, 75011 PARIS.

DIFFUSION : WWW.HOBO-DIFFUSION.COM
DISTRIBUTION : WWW.MAKASSAR-DIFFUSION.COM

ISBN : 978-2-911917-19-6
ISSN : 2270-0455
DÉPÔT LÉGAL À PARUTION

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 2019
CHEZ TRÈFLE COMMUNICATION, À PARIS.

N° D'IMPRESSION : 9627

COMMANDE(S) EN LIGNE :
VIA PAYPAL (OU PAR COURRIER)

[HTTP://ABIRATOEDITIONS.WORDPRESS.COM](http://ABIRATOEDITIONS.WORDPRESS.COM)
CONTACT : ABIRATOEDITIONS@GMAIL.COM



Au sommaire du numéro 9

*Hommage au dessinateur
Alberto Breccia (page 1)*

*Les mots jaune – Petit
abécédaire désordonné en
l'honneur des Gilets jaunes (p.2);*

*Deuil, exil et mélancolie – Note
de lecture sur Dédicaces. Un exil
libertaire espagnol 1939-1945,
un livre de Freddy Gomez (p.10);*

*Ricardo Flores Magón, le rêveur éveillé –
Note de lecture sur Ricardo Flores Magón,
un itinéraire libertaire dans les révolutions
du Mexique, un livre d'Américo Nunes
(p.22);*

*La mort poursuivant le troupeau
des humains (p.29)*

*L'époque en question : Le fascisme
qui vient? (p.30);*

*Peter Rambauck et l'histoire de
la gauche radicale en Allemagne
des années 1960-2010 (p.35);*

*Dernières nouvelles de l'aliénation :
Et si on était trop jeune pour vivre
vieux? (p.40);*

*Comment devenir surréaliste en
attrapant le désir par la queue (p.42);*

*Qu'y a-t-il derrière la porte, où mène
cette tombe par-delà la palissade? (p.48);*

*Assis près d'un arbre, quel étrange
rendez-vous (p.50);*

*Douze poèmes pour s'inscrire
dans le paysage (p.51);*

*Grotte à os, qu'allait-elle faire
dans ces profondeurs? (p.58);*

*Des petits métiers et des grands gestes :
ne trouver rien à redire au retourneur
de compliment (p.66);*

Comix, bulles et baptême de l'air (p.70);

*Jamais rien de plus ni de moins
qu'arracher des mains (p.74);*

Les grandes inventions (p.83).

**Par ces temps de naufrage
prévu, organisé, où mafieux et
dépeceurs se frottent les mains,
lors même qu'on décapite
(comme toujours) à qui mieux
mieux les gardiens de phare,
L'ÉCHAUDÉE est ce canot où morts
et vivants rament de concert,
souquent et halètent – pirates
de haute moralité bien sûr,
révoltés qui ne se résignent pas,
ou simples amoureux des vagues
hautes et belles, brodant d'écume
vivante leur séjour ici-bas.**



6 rue Boule - 75011 PARIS
abirato.editions@gmail.com
<http://abiratoedition.wordpress.com>
Contre-culture, critique sociale & utopie

9 €

86 pages

CONTRE-CULTURE
CRITIQUE SOCIALE
UTOPIE